QUATORZIÈME ANNÉE. — N° 319 15 Avril 1910. LE NUMÉRO : 50 CENT.

# L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

## ÉDOUARD ROD ET L'OCCULTISME

*La mort récente d'Edouard Rod, l'éminent romancier, a rendu d'actualité une étude qu'il consacrait dans la* Revue Hebdomadaire *du 29 juin 1907 au livre de Jules Bois;* LE MIRACLE MODERNE (1) *et au cours de laquelle il exprimait ses idées propres sur l'occultisme.. Il nous a paru intéressant de rappeler ici cette étude dans laquelle, bien entendu, il ne faut chercher que l'opinion personnelle de l'écrivain défunt.*

Le spiritisme, la théosophie, l'occultisme ne m'ont jamais inspiré qu'une sorte de répulsion sans curiosité. Comme tout le monde, j'ai interrogé des tables tournantes et entendu des « esprits », qui se targuaient de noms illustres, prononcer des oracles insignifiants ; j'ai assisté à des manifestations plus troublantes puisque j'ai vu M. Fernand Desmoulin exécuter quelques-uns de ses étonnants dessins ; et des personnes dont je ne puis suspecter ni l'intelligence ni la bonne foi m'ont raconté de surprenantes histoires de télepathie, de pressentiments, de prévisions miraculeuses, de divination de la pensée, du caractère, du passé ou de l'avenir. En présence de tels phénomènes, dont je ne songe pas à nier la singularité, je me suis toujours senti comme une bonne femme, qui ne sait rien de la physique, devant la marmite où bout la poule du dimanche. Elle voit que le couvercle se soulève, et ne songe pas à nier le fait ; mais, comme le fait n'empêche pas la poule de bouillir, elle n'y prête qu'une attention indifférente. Pourquoi le couvercle se soulève-t-il ? Les uns lui disent que c'est parce qu'une invisible main le saisit, les autres que c'est l'effet d'une force qui se développe dans la marmite. Entre ces deux hypothèses, elle ne choisit pas. Elle a d'autres soucis, d'autres affaires : il y a des gens pour s'occuper de ces questions-là. Tel est mon cas devant tout ce qui touche à l'occultisme.

Je suis cependant sorti de cet état d'indifférence pour lire le livre de M. Jules Bois, parce qu'il semble introduire dans ces matières un bon sens tout à fait inhabituel ; et, puisqu'on m'invite à noter ici les réflexions qu'il m'a suggérées, je vais tâcher de le faire, — non sans avertir les lecteurs que je l'aborde sans aucune préparation antérieure. Peut-être cette ignorance n'est-elle pas une condition aussi défavorable qu'on pourrait le croire, — si j'en juge par l'incertitude et l'incohérence dont témoignent souvent ceux qui s'étaient ou se croyaient le mieux préparés ; mais le livre de M. Jules Bois, qui représente beaucoup de travail, mériterait un critique plus compétent ou plus fervent.

M. Jules Bois n'a pas un trait commun avec les occultistes de toute observance : il a gardé sa complète lucidité devant les innombrables phénomènes qu'il a observés directement ou dont il a collationné les descriptions dans les ouvrages spéciaux ; il les a étudiés avec beaucoup de clairvoyance, en découvrant les trucs de maints sorciers et pythonisses ; il en a trouvé souvent l'explication rationnelle, et il a distingué ceux dont l'authenticité paraît à peu près certaine de ceux dont elle est inadmissible ou discutable. Mais il est convaincu qu'il est en présence de faits suffisamment contrôlés, suffisamment établis, suffisamment probants pour qu'on puisse les classer, en tirer des conclusions générales, et jeter les bases d'une science nouvelle — qu'il appelle, après M. Charles Richet, la *métapsychique* ; — il est convaincu que cette science, qui peut nous aider à déchiffrer les problèmes de notre destinée, peut aussi servir à en améliorer les conditions. Peut-être a-t-il raison sur tous ces points ; la lecture de son ouvrage n'a cependant pas levé mes doutes.

(1) *Le Miracle moderne*, par Jules Bois. — In-8°, Paris, Ollendorff, 1907.

D'abord, je conserve un incurable scepticisme devant les faits eux-mêmes. Je ne prétends pas, bien entendu, qu'il n'y en ait un très grand nombre dont l'exactitude ne soit indiscutable ; mais *je ne sais pas lesquels.* Le vrai, le faux, l'erreur, le mensonge se mêlent en des proportions indéchiffrables dans les « observations » que les esprits les plus honnêtes et les plus sagaces poursuivent sur ces sujets décevants. On passe des années à guetter tel « médium », qui accomplit des prodiges et dont on se méfie, sans réussir à le prendre en faute ; et puis, un beau jour, la supercherie éclate. Mais il en est, comme Mrs Piper, dont la bonne foi a bravé tous les soupçons : fut-ce parce qu'elle était certaine, ou parce que personne ne trouva le défaut de la cuirasse ? Comment savoir ? Les mieux présentées de ces « observations » ne me semblent jamais avoir, à beaucoup près, la rigueur de celles des cliniciens qui s'exercent sur des corps visibles et peuvent réaliser les meilleures conditions de l'expérience scientifique. Même faites par des professeurs, dans des laboratoires d'université, elles tombent souvent dans une fantaisie qui me paraît étourdissante. Telles, celles de M. Elmer Gates, dont M. Bois donne l'exemple suivant :

Maintes expériences, dit le professeur Elmer Gates, m'ont démontré que la respiration humaine, passant dans un tuyau auparavant refroidi avec de la glace (ce tuyau doit recueillir le précipité des substances volatiles contenues dans la respiration), ne laisse aucun résidu si on mélange à ces produits condensés de l'Eodid Rhodopsin. Mais, lorsque l'individu, avec lequel j'expérimentais, était dans un état d'irritation, j'obtenais un précipité tirant sur le brun. Ce mélange, absorbé par des personnes et des animaux, réagit comme un stimulant et produit en nous une certaine agitation. Une grande douleur, la perte d'un enfant par exemple, donne un précipité gris ; le remords produit un dépôt rosé. Les sentiments désagréables ou tristes fabriquent des produits chimiques nuisibles capables d'engendrer les maladies, alors que des sentiments bienveillants et joyeux réalisent des précipités salutaires, pouvant agir comme des remèdes. (P. 357-58.)

M. Jules Bois reconnaît que « cette chimie psychique, n'est... à l'heure actuelle et pour nous, qu une rêverie ingénieuse » (p. 359) ; mais le professeur Elmer Gates la juge sans doute aussi solide que des phénomènes de télépathie sur du *Thought Hailing* qui semblent parfaitement établis à M. Jules Bois ; et je suppose qu'il a, dans le caractère scientifique de ses expériences, la plus inébranlable confiance. En vérité, nombre de *miracles*, qui ne pourraient s'expliquer que par une intervention supérieure et surnaturelle, sont attestés avec autant de vigueur. Tel celui d'Oostackers, dont J.-K. Huysmans fournit le récit à M. Bois (p. 297-299) : il s'agit d'un ouvrier dont la jambe a été écrasée, et qui vit sa plaie disparaître instantanément, et l'os de sa jambe repousser de trois centimètres ! Cependant Huysmans n'était pas crédule, et apportait en toutes choses un esprit critique des plus avertis ; c'est pourquoi je ne sais rien de plus déconcertant que de l'entendre affirmer sa foi aux miracles, surtout dans *les Foules de Lourdes*, avec cette inébranlable fermeté. Il ne me l'a pas communiquée, mais il m'a rendu plus sceptique encore sur les « phénomènes » voisins du miracle, dont il a si bien dit qu'aucune explication satisfaisante n'avait encore été proposée :

Jusqu'à ces derniers temps, nous l'avons dit, les incrédules répondaient au mot « miracle » par les mots « autosuggestion et foi qui guérit ». A l'heure actuelle, presque tous les médecins libres penseurs, qui savent combien les effets de la thérapeutique suggestive sont restreints, avouent que ces raisons de l'imagination exacerbée et de l'hypnotisme exercé sur soi-même sont insuffisantes pour résoudre le problème de prodiges semblables, par exemple, la suppression immédiate et décisive d'un cancer, et ils ont cherché à se cantonner sur un terrain plus sûr ; mais ils se sont, ainsi que toujours, bornés à baptiser la difficulté d'un nouveau nom et à trouver, afin de ne pas voir le miracle, une nouvelle pierre d'autruche pour se cacher la tête (1).

Il faut que je relève encore un trait assez frappant, dans un des groupes de faits qu'examine M. Jules Bois : c'est l'affligeante médiocrité des propos que tiennent habituellement les « Esprits », ou qu'on leur prête. M. Bois l'a reconnu, tout en soutenant que les tables tournantes de Jersey, qui fonctionnaient en présence et probablement sous l'influence de Victor Hugo, dépassèrent de beaucoup ce niveau. Oserai-je dire que les exemples qu'il cite ne me semblent pas favorables à son indulgence ? J'en choisis un, qui a du moins le mérite — assez rare dans la littérature de l'au-delà — d'être court (p. 121) :

Esprit qui veux savoir le secret des ténèbres
Et qui, tenant en main le sinistre flambeau,
Viens, furtif, à tâtons dans nos ombres funèbres,
Crocheter l'immense tombeau !

Rentre dans ton silence et souffle tes chandelles !
Rentre dans cette nuit dont quelquefois tu sors :
L'œil vivant ne lit pas les choses éternelles
Par-dessus l'épaule des morts !

Quelques pages plus loin, M. Bois cite un morceau de *Contemplations* (p. 139) :

Ils sont partis, pareils au bruit qui sort des lyres,
Et nous restons là, seuls, près du gouffre où tout fuit,
Tristes, et la lueur de leurs charmants sourires
Parfois nous apparaît vaguement dans la nuit...

Il n'y a pas besoin d'aller plus loin pour sentir la dif-

(1) *Les Foules de Lourdes*, p. 307.

férence : si Hugo est responsable de propos poétiques d' « Eschyle » ou de « l'Ombre du Sépulcre », il nous sera permis de le préférer infiniment quand il s'exprime en son nom, sous sa signature, et sans appeler à la rescousse un autre « génie » que le sien.



ÉDOUARD ROD

M. Jules Bois a très bien compris que ces phénomènes, si même on en accepte l'authenticité, n'ont d'intérêt que si l'on en découvre les « lois constantes »; et son plus grand effort a consisté dans la recherche et l'expression de ces « lois ». Tâche ardue, où il a déployé toutes les ressources de son esprit rompu à de telles investigations, maître d'un nombre considérable d'observations et d'expériences. Jusqu'à quel point a-t-il réussi ? Je ne saurais le dire. Il arrive, me semble-t-il, que ces « lois » ressemblent plutôt à des « thèses », qu'on peut trouver fort admissibles, mais qui demeurent discutables. C'est le cas, par exemple, de la première de celles « qui régissent les tables tournantes et parlantes ».

Nous sommes entraînés par l'examen des faits et leur critique à croire qu'il n'y a pas intervention de forces en dehors de celles que le médium emploie et qu'il ramasse en lui. (P. 258.)

Peut-être aussi, de la troisième de celles du *faith hailing* :

C'est par l'inconscient que passe l'action miraculeuse et curative, comme celle aussi extraordinaire de l'inspiration, du pressentiment, de la télépathie. Voilà pourquoi elle est imprévue et surprenante. (P. 326.)

En revanche, je trouve à l'article que voici beaucoup plus de précision et de généralité :

L'agrégat momentané, vulgairement appelé « esprit », commence avec la communion fluidique des assistants et disparaît dès leur dispersion. (P. 258.)

A coup sûr, cela n'a pas encore la rigueur des lois de la pesanteur ou des axiomes mathématiques; mais cela tend à s'en rapprocher. Aussi bien, à ce qu'il me semble, le grand mérite et la haute originalité de M. Jules Bois se trouvent-ils surtout dans son effort pour ramener l'ensemble de ces phénomènes à un principe essentiel, qui les expliquerait tous; c'est celui de leur *subjectivité*. Là est bien le nœud de la question : une fois admise l'authenticité des phénomènes, il s'agit de savoir s'ils ont une cause extérieure, ou s'ils sont produits en nous-mêmes et par nous-mêmes. Les réponses de la table sont-elles dictées par un esprit, ou viennent-elles du médium qui la fait parler? Est-ce une puissance surnaturelle, ou la foi du guérisseur, ou la sienne propre qui guérit le miraculé ? etc. M. Jules Bois se prononce sans hésitation :

... On objecte encore, dit-il : « Mais vous ne nous dites pas, au milieu de tout ceci, d'où vient le miracle, qui l'opère en dernière analyse... »

Je réponds : Ne me demandez pas ce que je ne puis savoir. — Pas plus que vous, pas plus que personne, je ne sais d'où vient le miracle; j'étudie comment il a lieu. — Et c'est tout, et c'est beaucoup; c'est immense pour purifier les imaginations, éliminer les erreurs possibles, rallier les forces de la raison à celles de la foi, augmenter ainsi la sérénité et l'espérance. Ce que je puis répéter avec assurance, c'est que le miracle, — et ceci est de quelque nouveauté en psychologie, — au lieu de *s'accomplir*, comme on le croyait autrefois, *en dehors* de nous et sans nous, se réalise, nous n'en pouvons plus douter, *en* nous et *par* nous. (P. 328.)

Ainsi, nous serions les artisans des miracles qui nous surprennent le plus : chacun de nous en pourrait accomplir en soi-même...

*
* *

M. Jules Bois fonde la plus grande espérance sur cette doctrine : elle lui paraît un élément du progrès moral, qui viendra compléter les progrès matériels accomplis en ces derniers temps. De même que des savants de toutes sortes ont capté des forces naturelles, ignorées des siècles précédents, de même des psychologues, plus avertis que leurs ancêtres, vont explorer « les profondeurs du moi... pour l'avantage de tous ». Une prudente réserve intervient pourtant ici : « Du moins maints chercheurs excellents *s'y essayent*, et ils ont réussi *jusqu'à un certain point*. » Mais la confiance reprend aussitôt après ces restrictions : « Des facultés telles que l'imagination, la volonté, la foi, et surtout la pensée considérée comme force et image (non plus abstraitement et du seul point de vue théorique), vont être utilisées dans la vie pratique, devenir, pour tous, des moyens de régénération et de grandeur. » (P. 331.)

On peut tout espérer du « miracle moderne », parce

qu'il devient, deviendra surtout rationnel, conscient, volontaire et, lâchons le mot, démocratique. » (P.330.)

Voilà qui est d'un bel optimisme ! Mais, depuis que le monde existe — ou seulement depuis que nous en pouvons suivre l'histoire, — nous voyons que tout ce que les hommes ont découvert de « nouveau » en eux-mêmes et autour d'eux a servi pour le mal autant que pour le bien, sans que la proportion des deux éléments change sensiblement. Et je me demande pourquoi il n'en serait pas de même pour le « miracle ». La force qui guérit n'est-elle pas la même que celle qui « envoûte »? Dans les arrière-profondeurs d'une âme où se préparent les obscurs phénomènes qui ont tenté les recherches de M. Bois, ne trouvera-t-on pas toujours, si j'ose dire, du noir et du blanc, dû diabolique et du divin, de quoi nous rendre pires aussi bien que de quoi nous rendre meilleurs? Que M. Bois me permette de m'expliquer par une anecdote, que je lui emprunterai. Il raconte, en effet, l'historiette suivante, qu'il tenait d'un des apôtres du *Thought Hailing :*

Ah ! par exemple, lui disait cet excellent homme, il m'est arrivé l'autre jour d'entrer dans une réelle colère ; imaginez-vous que des parents étaient venus me demander de suggérer à leur fils de ne plus aimer une jeune fille! Il voulait l'épouser et eux s'y opposaient parce qu'elle était pauvre. La vie indépendante de celles qui gagnent elles-mêmes leur pain les effrayait. Comment ose-t-on supposer que nous allons faire servir notre art à des intérêts égoïstes et vils ! La liberté individuelle doit être largement respectée quand elle ne porte pas atteinte à celle des autres... Nous poussons le scrupule à ce point que nous demandons à nos malades les plus intelligents de formuler eux-mêmes la suggestion dont ils ont besoin. Dans ce cas, c'est nous qui sommes les automates et les simples truchements de leur désir. (P. 352.)

Ce sont là des paroles qui honorent celui qui les prononce, et aussi celui qui les accueille avec tant de confiance et d'espoir. Mais tous les hommes doués du pouvoir d'agir sur la volonté et les dispositions intimes du prochain auront-ils nécessairement les mêmes scrupules ? Les uns en useront, sans doute, pour guérir l'ivrognerie, la kleptomanie, ou telle autre perversion du sens moral qui tombe sous leur coupe ; est-ce qu'il n'y en aura pas qui s'appliqueront, au contraire, à développer les vices ou les mauvais penchants, pour les exploiter? Toutes les armes des hommes, ne l'oublions pas, sont à double fin, peuvent servir pour le mal comme pour le bien : elles ne sont jamais que des instruments ; elles dépendent de la volonté qui les guide, de la main qui les brandit. Le « miracle » serait-il le seul qui échappât à cette loi ? Suffirait-il qu'il devînt « démocratique » pour s'en dégager ? C'en serait un, si j'ose dire, et peut-être bien le plus étrange de tous ! — Dans les anciens temps, il y avait les bons et les mauvais génies, les bons et les mauvais enchanteurs, les bonnes et les mauvaises fées : si l'art miraculaire se développe, — et pourquoi ne se développerait-il pas, puisque certain « professeur de volonté » se fait payer en Amérique jusqu'à mille francs par séance ? (p. 365) — il y aura de bons et de mauvais « professeurs de volonté », de bons et de mauvais thaumaturges. Pas plus que les forces naturelles des eaux et des vents, les forces occultes emprisonnées encore dans le *subliminal self* ne pourront être domptées et dirigées au point d'être toujours utiles, saines, propices, salutaires, sans devenir jamais nuisibles, méchantes, cruelles et dévastatrices.

Tout cela n'est pas à dire que les efforts de M. Jules Bois et de ceux qui travaillent dans le même sens ne constituent pas une contribution précieuse au labeur de notre temps. Bien au contraire : on aime à saluer des recherches qui témoignent d'un goût ardent pour les choses de l'âme, d'un souci généreux d'amélioration. Et je ne puis mieux terminer ces réflexions qu'en transcrivant un dernier fragment, où s'affirment avec force cette recherche et ce souci :

L'Alchimiste, à travers ses symboles obscurs, nous montrait dans l'athanor la boue noire évoluant en or parfait et pur ; c'est-à-dire, — pour reporter au plan moral cette opération hermétique, — le passionné, l'incohérent, le médiocre, l'homme ordinaire, se transformant lentement, par la volonté et de savoir, en héros, en saint, en surhomme.

Pourquoi ce malade d'esprit et de corps, — qui de nous, en une certaine manière, ne l'est pas ? — pourquoi celui qui se cherche encore et s'étonne de sa faiblesse et de ses tares n'arrive-t-il point, sinon à recouvrer toute la santé et toute la maîtrise, du moins à s'améliorer, à se fortifier, à se rendre plus supportable à lui-même et aux autres ? L'étude élevée et pratique des sciences de l'âme, encore à peine inaugurée, nous fait entrevoir que ce rêve de laboratoire médicinal tend à s'accomplir, dans une certaine mesure, pour chacun de nous. « L'homme doit être surpassé », a dit Nietzche. Nous disons qu'il le peut. Et voilà en effet, je le répète, « le salut scientifique ».

Je ne demanderais qu'à partager cette confiance ; mais la foi ne se commande pas. Et si je voulais, pour conclure, résumer mon impression sur la « métapsychique », je dirais que cette science nouvelle ne sera probablement jamais à la psychologie que ce que la métaphysique est à la physique. M. Jules Bois me dira sans doute que c'est beaucoup : les métaphysiciens en jureront comme lui ; mais les psychologues ?...

EDOUARD ROD.

# RÉPONSE A ÉDOUARD ROD

(Projet d'enquête)

La directrice de cette revue, si intéressante justement parce qu'elle est impartiale, veut bien, en publiant cet article qu'Edouard Rod, mon ami, écrivit quelques mois avant sa mort, me convier à lui répondre. Je me hâte de déclarer que ce psychologue éminent a éclairé le sujet par de sages réflexions, mais qu'il est resté bien en deçà de ce que nous admettons déjà comme acquis et surtout des vastes espérances qui résultent des recherches sur nos pouvoirs intérieurs et les aptitudes souvent assoupies de notre âme. Edouard Rod m'a reproché avec cordialité d'être à la fois trop convaincu de la réalité des faits observés et trop optimiste à propos des services que les sciences de l'âme rendront pour l'avenir à l'humanité. Je suis fier de tels reproches comme je m'honore aussi des critiques qui me sont adressées pour être trop prudent dans mes contrôles et pour séparer avec soin les certitudes des probabilités et celles-ci des rêves. Je ne déteste pas d'être morigéné aussi bien par les trop sceptiques que par les trop crédules... C'est la bonne position, celle où l'on reçoit des coups de tous les côtés, le point aussi d'où l'on aperçoit avec équité les diverses écoles, apportant toutes et chacune, dans un sincère labeur, leur élément d'expérience et de vérité.

Ce « menu propos » de M. Edouard Rod a une importance qui n'est pas « menue »; en effet, c'est la première fois et la seule qu'un esprit aussi lucide et aussi grave que le sien s'est rendu compte du développement toujours grandissant, du sérieux et de l'intérêt réel qu'il faut bien reconnaître aux études que l'on appelle ici le merveilleux et que je dénomme pour ma part, avec M. Charles Richet, la « métapsychique ». M. Edouard Rod apparaît comme disent les Américains, très « représentatif ».J'entends par là qu'il était très sensible à tous les courants de l'idée contemporaine — littérature, psychologie et philosophie. Son opinion qui a quelque chose de plus autorisé encore depuis que la mort a détruit la main qui écrivit,peu de jours auparavant, cet article, nous renseigne sur l'attitude prise par la majorité des intellectuels de sa génération et même de la suivante vis-à-vis de ces problèmes dont les données mêmes — je ne dis pas bien entendu les solutions — sont encore si mal connues.

C'est pour moi une récompense que d'avoir,par mes travaux, attiré un esprit comme le sien vers des sujets auxquels il répugnait, ne les ayant pas envisagés encore d'un point de vue qui lui fût accessible. Ma critique attentive des phénomènes, mon désir de n'en tirer aucune conclusion tendancieuse, mon ferme espoir que là, dans la métapsychique, se trouve ou plutôt se trouvera une méthode nouvelle pour la préparation, le *training* d'une humanité meilleure et supérieure, avait sollicité cet esprit généreux que le prodige en lui-même, par ses aspects extraordinaires, rebutait.

Le plus brièvement possible je mettrai en relief ses objections : la première c'est son « incurable scepticisme devant les faits » ; la deuxième, c'est la prétendue médiocrité des propos tenus par les forces métapsychiques; la troisième,une certaine méfiance devant l'emploi des énergies occultes qui pourraient être dangereuses.

Il est facile de répondre à M. Edouard Rod.

Les méthodes et les instruments d'investigation de plus en plus perfectionnés, le jugement, le bon sens maîtrisant les emballements de l'imagination et les illusions de la crédulité, nous permettent de distinguer de mieux en mieux, parmi les phénomènes métapsychiques, les authentiques, les douteux, les inexacts et les mensongers. Quant à la médiocrité des propos tenus par les forces métapsychiques, j'ai quant à moi des raisons pour ne pas être d'accord avec M. Edouard Rod, des raisons appuyées sur des faits. Par exemple, les fameux cahiers de Jersey dont Auguste Vacquerie m'a remis une copie et que je suis le seul à connaître avec quelques illustres amis. Ces cahiers renferment des proses et des poèmes sublimes, réponses données par les forces métapsychiques à Victor Hugo qui les questionnait. La troisième objection n'est pas non plus très solide ; toutes les forces, qu'elles soient occultes ou désoccultées, peuvent être employées soit pour le bien, soit pour le mal, et dans le cas où on redouterait leur mauvais emploi plus qu'on n'espérerait leur efficacité bonne, il faudrait renoncer à tout jamais à la science, à toutes les sciences! Mais en somme l'humanité qui veut vivre, et vivre le mieux possible, s'attache à la science et aux sciences parce qu'elle sait qu'elle en tirera des avantages considérables pour l'individu et la collectivité. Les méchants et les fous qui se servent de forces domptées pour nuire et détruire seront toujours une minorité de plus en plus réduite à l'impuissance.

En revanche, M. Edouard Rod a fort bien compris que les intentions des défenseurs et des propagateurs de la métapsychique étaient humanitaires et élevées. Voilà un grand point acquis. On ne nous soupçonnera plus, ceux d'entre nous, du moins, qui gardent dans leurs explorations le sens critique comme une sentinelle d'avant-garde, on ne nous reprochera plus de

vouloir troubler les imaginations et détraquer les sensibilités. Il y a une belle et claire route à suivre loin des perfides sentiers choisis par les mystificateurs et les charlatans.

Pour ma part, je crois avoir formulé entre autres « lois constantes » — M. Edouard Rod a insisté sur la nécessité de la recherche de ces lois — un principe qui permet de ne plus s'égarer dans la causalité des phénomènes et de les étudier avec précision dans leur mécanisme ; ce qui est l'important. Dans le *Miracle moderne* hier, comme dans les *Cryptes de l'âme* demain, j'ai maintenu et je maintiendrai que l'officine même de tous les prodiges réside dans l'organisme et en les dons psychiques de celui qui les réalise. Le merveilleux, ou pour s'exprimer autrement les phénomènes de la métapsychique, s'élaborent dans les régions subconscientes de notre personnalité. Ils sont dus à l'homme intérieur.

Les travaux de l'hypnotisme, de la suggestion, de la psychologie objective, en essayant une sorte de vivisection du « moi », ont découvert la multitude des « sous-moi ». Ainsi nous possédons la clef de ces sortes de puits, de caves, de magasins de l'âme, où travaillent des ouvriers inconnus, constructeurs du rêve, de l'inspiration, du pressentiment et de toutes les variétés de prodiges.

Comment avec prudence, sans déséquilibre, descendre vers ces profondeurs d'où notre personnalité résulte et s'élance ; comment y choisir les germes d'un meilleur nous-même qui préparera un destin plus beau ? Voilà de passionnantes avenues s'ouvrant dans un mystère non chimérique, et qui, pour rester tout humain, n'en est que plus attirant pour les âmes fortes. Nous nous en occuperons plus tard dans les *Cryptes de l'Ame* et la *Philosophie de l'Espérance*, ouvrages qui seront les prolongements et les conclusions du *Miracle Moderne*.

Je viens de parler d'un mystère « tout humain », pour bien indiquer que mes analyses psychologiques et métapsychiques se défendent d'empiéter sur le domaine de la théologie. Je vais même plus loin ; elle le laisse tout entier libre en le respectant. Elle se conforme au principe proposé par l'éminent professeur J. Grasset : « Il est bon que chaque science fixe et connaisse exactement ses limites. C'est la condition de son succès et de son développement. » Or les limites de la métapsychique que je considère comme le couronnement de la psychologie sont : d'une part la biologie, de l'autre la métaphysique. Elle est située entre ces deux frontières qu'elle ne doit pas dépasser sans risquer de se dénaturer ou de se perdre.

La voix d'Edouard Rod mérite non seulement d'être écoutée, mais aussi qu'on y réplique.

En effet son opinion aura une répercussion considérable en France et à l'Etranger, chez tous ceux qui réfléchissent ; il est nécessaire que prennent part au débat ouvert par ce mort illustre les personnalités les plus importantes du monde spiritualiste. L'*Echo du Merveilleux* me semble tout indiqué pour recueillir ces réponses. La sympathique directrice, Mme Gaston Mery, a, dans le numéro précédent, avec beaucoup de bonne grâce, ouvert sa revue à ces polémiques courtoises d'idées dont le public a raison d'être friand, car elles sont très instructives, et la lumière jaillit du choc des diverses opinions.

Par exemple pourquoi ne pas demander à MM. Gustave Le Bon et J. Grasset pour la psychologie, à M. Charles Richet, pour les sciences psychiques, à MM. Papus et Sédir pour l'occultisme, à M. Léon Denis pour le spiritisme, au docteur Edgar Bérillon pour l'hypnotisme, à M. Durville pour le magnétisme, aux théosophes pour leurs recherches personnelles, d'exposer leurs arguments en face de ceux d'Edouard Rod ? Ce tournoi idéaliste aurait pour nos lecteurs l'avantage, me semble-t-il, de les mettre au courant des travaux les plus récents dans toutes les écoles, et de les renseigner ainsi aussi pleinement qu'ils le désirent et que le devoir en incombe à la direction. Naturellement cette enquête peut être étendue ou limitée au gré des nécessités que l'actualité impose ; mais, plus elle sera élargie (les noms que je viens d'indiquer sont ceux qui se sont présentés les premiers au bout de ma plume, mais il en est encore tant d'autres !) plus elle sera élargie, dis-je, plus les études métapsychiques gagneront en popularité et aussi en précision et en richesse de documents et d'hypothèses. De telles études pas plus que les autres catégories scientifiques ne sauraient acquérir un plein développement que si chacun y travaille de son côté et si possible tous y travaillent ensemble.

JULES BOIS.

---

**Pour répondre au désir exprimé par un certain nombre de nos abonnés, nous avons l'honneur de faire connaître que les lettres destinées à Mme Gaston Mery, directrice de « l'Écho du Merveilleux », peuvent lui être directement adressées soit à l'Administration, 19, rue Monsieur-le-Prince, soit à son adresse particulière, 6, avenue Gambetta, à Clichy (Seine).**

# Comment on devient spiritualiste

Je ne parle point ici pour moi-même ; j'ai toujours été spiritualiste même au temps de ma plus ardente jeunesse, et je n'ai jamais compris qu'on ne pût pas l'être quand on veut bien réfléchir, quand on veut bien être sincère. Mais je puis me flatter — et sans le moindre mouvement de vanité — d'avoir converti au spiritualisme au moins une centaine d'hommes très distingués, enlisés presque sans le savoir, par paresse, par habitude, par absence de vie intérieure dans le bourbier matérialiste. Je pourrais faire avec l'histoire de ces conversions toute une *Légende dorée*, mais l'espace me manque dans un article sommaire qui n'est qu'une brève déclaration de principes. Je me borne à citer, en synthèse, le cas de trois hommes, très divers, qui ont abandonné, devant mon apostolat, le culte de la matière pour la religion de l'esprit. Je songe à un écrivain, à un artiste et à un savant, devenus à ma voix de fervents idéalistes.

Voici, en substance, ce que j'ai dit à l'écrivain : « Jetez un coup d'œil sur l'histoire intellectuelle du monde et voyez si les plus grands, les plus indiscutables en immense majorité n'ont pas été spiritualistes. Sans parler du Dante, le premier des penseurs et des poètes de tous les temps, est-ce que Shakespeare, Montaigne, Corneille, Racine, Pascal, Bossuet, Descartes, Leibnitz, Newton étaient des matérialistes? Je glisse sur le XVIII^e^ siècle qui fut médiocre : j'affirme pourtant au passage le déisme de Voltaire et de Rousseau. Mais les plus brillants auteurs du XIX^e^ siècle ne sont-ils pas empreints de la spiritualité la plus éclatante : Lamartine: Hugo, Chateaubriand, Vigny, Musset, Balzac, Dumas lui-même, Barbey d'Aurevilly, Baudelaire, Edgar Poë, Villiers, Verlaine, Huysmans, pour ne citer que les plus illustres. J'insiste sur Balzac, le plus colossal, sans hésitation possible, de nos Titans de lettres.

Un merveilleux petit livre vient de paraître, par les soins pieux de Mlle Read : *Les Pensées politiques et religieuses de Balzac recueillies par Barbey d'Aurevilly*. Un véritable bréviaire de spiritualisme en soixante-dix pages énergiques et substantielles. Je cite quelques extraits :

« Tout homme qui pense doit marcher sous la bannière du Christ. Lui seul a consacré le triomphe de l'esprit sur la matière, lui seul nous a pratiquement révélé le monde intermédiaire qui nous sépare de Dieu.

« Quand les choses de la vie ordinaire ne nous ont pas donné le bonheur, il faut le chercher dans la vie supérieure, et la clef de ce nouveau monde est l'imitation de Jésus-Christ.

« Nous ne mourons pas, nous autres chrétiens. Notre tombe est le berceau de notre âme ».

A l'artiste, je tins ce langage :

L'art tout entier n'est-il pas un universel *Magnificat* à la gloire du spiritualisme ? Les écoles italiennes, de beaucoup les plus hautes, n'ont-elles pas rempli le monde de chefs-d'œuvre symboliques et religieux ? Que dire des cathédrales gothiques, ces superbes floraisons de la pierre animée par la foi des peuples, comme jadis les rochers au son de la lyre d'Orphée. *Parsifal*, le grand œuvre de la musique, n'est-il pas un peu la messe chrétienne ?

Je fis au savant ce court exposé logique :

Vous avez le sentiment très net de votre relativité sur la terre, donc vous possédez l'idée de l'Absolu. L'Absolu, c'est Dieu. Ce dont tout dépend et qui ne dépend de rien. Cet Absolu doit renfermer en lui toutes les perfections, notamment la bonté, de la bonté découle la création ; de la création, l'imperfection et le péché, mais aussi le rachat par l'incarnation divine et les sacrements. Vous ne trouverez, pour expliquer toutes choses, aucune hypothèse à la fois plus raisonnable et plus noble. Vous citerai-je, du reste, tous les grands savants spiritualistes : Cauchy, Hermitte, Pasteur, Claude Bernard. Et Branly, le créateur du télégraphe sans fil, et Santos-Dumont, le précurseur de l'aviation.

Aux incrédules, je parle ainsi :

Le symbole du spiritualisme chrétien intellectuellement compris et rationnellement expliqué est une telle merveille de beauté rayonnante et d'expansive bonté que, ne correspondît-il à aucune réalité métaphysique, il devrait être professé et prêché jusqu'à la mort par toute personne ayant quelque souci de la dignité et de la félicité humaines.

Mais ce symbole est la vérité. Il est le salut de l'avenir. Il a vaincu l'Empire romain et dompté les hordes barbares. Il triomphera, n'en doutons pas, des syndicats de mastroquets, des liquidateurs judiciaires et des amicales d'instituteurs.

COMTE LÉONCE DE LARMANDIE.

---

**Nous prévenons nos lecteurs qu'on peut s'abonner** SANS FRAIS **et directement à l'*Echo du Merveilleux* dans tous les bureaux de poste.**

**Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.**

# REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

*** *Le Merveilleux au Salon de la Société Nationale.* Depuis de longues années, depuis sa création pour ainsi dire, l'*Echo du Merveilleux* n'a pas manqué de passer en revue les Salons, pour rendre compte à ses lecteurs — le jour même de l'ouverture — de ce qu'ils offrent de curieux à notre point de vue spécial. L'attrait de l'information dans sa primeur se joint ainsi à l'intérêt de suivre dans l'imagination si sensible des artistes ce qui flotte encore de l'ancien idéal et des vieilles nuées de l'humanité, ce qui survit bien plus fortement qu'on ne le croirait de la foi chrétienne et ce que reflètent de songe les conquêtes de la science.

Le Merveilleux chrétien, dans une de ses plus nobles manifestations — Jeanne d'Arc « l'Héroïne du quatrième Etat, qui fit sacrer un Roi de France », comme écrit Séon, — est représenté par de très belles œuvres. Il y a d'abord, un peu perdue dans le pourtour de l'escalier de gauche, qui conduit à la salle X, l'émouvant petit chef-d'œuvre de Séon lui-même : « Fleur de France, Jeanne d'Arc » sous la devise de la vierge de Domrémy : *Pro Deo, pro rege, pro patria.* Toute l'admirable histoire de la Rédemptrice de la Patrie est dans la flamme sereine dont brillent ses yeux. C'est à l'étude qui est aux dessins que Séon a mis l'épigraphe citée plus haut. A côté de Jeanne d'Arc, vous verrez sa « Ville inondée », *Fluctuat nec mergitur*, où il a symbolisé Paris sous la forme d'une sainte Geneviève du plus noble caractère décoratif.

Maurice Denis, élève ressuscité de Giotto et de Fra Angelico, mystique avec des grâces païennes et des gaucheries primitives (d'ailleurs, très maître de sa main, de sa pensée et de sa langue conventionnelle et charmante) nous montre, salle IX, la « Communion de Jeanne d'Arc », où la figure de l'héroïne a vraiment la plus émouvante expression de foi.

Enfin, on trouvera, sur le pourtour de l'escalier de droite (qui conduit à la salle X), les étonnants Hochard, consacrés aux fêtes de la béatification de Jeanne à Rome et qui seront si regardés. Le grand panneau représente Pie X porté sur la *sedia gestatoria*, bénissant la foule, très heureusement composée et très vivante. Autour, des épisodes : Pie X embrassant le drapeau français ; Mgr Touchet, évêque d'Orléans, lisant son adresse au Pape ; le cardinal Luçon entrant au Vatican ; c'est la belle tache rouge sur le fonds gris qui a séduit le peintre ; le cardinal Coullié porté dans le Vatican... Malgré l'irrépressible tendance caricaturale de l'artiste, ces pages, très belles d'ordonnance et de couleur, resteront comme le plus intéressant document pictural des fêtes de Rome. Aux dessins et à la gravure on trouvera d'autres Hochard, consacrés aux mêmes impressions.

Le merveilleux chrétien a inspiré même M. Gervex, qui, entre un élégant portrait de femme, des paysages et une étable surprenante de vérité, évoque le Sphinx sous ce titre : « Le passé mystérieux, l'aurore d'un nouveau monde ». L'aurore d'un nouveau monde, c'est l'enfant porté dans les bras de l'humble femme qui passe au pied de l'énigmatique et colossale figure. L'artiste s'est inspiré de la légende qui veut que le Sphinx ait tressailli à l'approche de l'enfant divin dans la fuite en Egypte.

M. David-Nillet, salle VII, expose de curieux aspects de la cathédrale de Rouen et un intérieur de Saint-Maclou, qui évoque le pittoresque souvenir du disciple vagabond de saint Brandan, lequel « inquist por sept ans les Isles de fortune ».

« A peine ordonné prêtre, il fit le saint office — raconte Vincent de Beauvais, dans son *Miroir histor al*, dont je rajeunis un peu le style — et de rechef fit appareiller sa nef pour aller dans l'île de laquelle on disait que les saints anges y habitaient ; et ils demeurèrent (lui et ses compagnons) plusieurs années en mer.

« La septième année, ils découvrirent dans une île un grand sépulcre, si grand que tous s'en émerveillèrent, ne pensant pas d'ailleurs qu'il fût occupé par une dépouille humaine. Les compagnons de saint Maclou, persuadés qu'il pouvait tout obtenir de Dieu, lui demandèrent de ressusciter ce mort, quel qu'il fût ; et le saint ayant fini par y consentir, sur leurs instances, on vit le monument trembler et se fendre : un homme d'une prodigieuse stature en sortit. Il déclara qu'il était idolâtre, du nom de Mildine et leur raconta les tourments qu'il subissait dans l'autre monde, d'où l'avaient tiré les prières de saint Maclou... »

On l'enseigna en la foi ; on le baptisa ; on le questionna sur cette bienheureuse île d'Ymon, que saint Maclou cherchait.

Mildine en avait quelque vague connaissance, il guide et même tire leur vaisseau dans la bonne direction ; mais une tempête les rejette dans l'île du sépulcre, où le géant converti trépasse de nouveau, très pieusement.

C'est une des moindres aventures de saint Maclou. Il faut lire l'anecdote de la messe qu'il célèbra sur une baleine, l'ayant prise pour un rocher ; et comment il aperçut sur un rocher, battu furieusement par les flots et harcelé par les démons, le misérable Judas.

Je néglige des scènes religieuses peintes sans émo-

tion comme il y en a plusieurs, depuis le magnifique office que Cottet fait chanter dans la cathédrale de Burgos (salle V) jusqu'à la descente de croix que M. Weerts a placée au milieu de ses petits portraits ordinaires. (Prenez ordinaires dans le sens d'habituels... ou dans l'autre.)

***

Le Merveilleux mythologique revendique « le Matin », de Besnard (salle III *bis*), cette sorte de Néréide sur laquelle se penche un sombre visage de faune et qui s'éveille, toute bleuie de reflets, dans une grotte, entre les rochers, au bord de la mer. Et « l'Hylas », de M. Ménard (salle VI *ter*), au moment où ce jeune favori d'Hercule est attiré dans les flots par les perfides Naïades, au moment où il puise l'eau du fleuve Ascanius; dans la même salle, ou plutôt dans la voisine (VI *bis*), M. Wilhelm Lefebvre nous montre des nymphes d'une affligeante anatomie, traînant en captivité une jeune panthère bien amusante. Anquetin (salle IV) fait surprendre par un faune, dans les feuillages, une bacchante à la blonde nudité, et multiplie dans de beaux paysages les nymphes et les amours. Les gracieuses filles des eaux qui s'ébattent dans le « Jardin de la Mer », d'Auburtin appartiennent, sans doute, à la grande famille des Néréides. N'oublions pas la belle Vénus si décorative de Point (salle V).

Hercule, que sa riche musculature rendit toujours cher aux peintres et aux sculpteurs, se multiplie dans ce salon. M. Courtois le montre filant aux pieds d'Omphale (salle III). Cet Hercule nu et agenouillé est, d'ailleurs, malgré ses formidables biceps, d'un éphébisme assez fâcheux.

Mais la plus curieuse interprétation qu'on en rencontre est celle du sculpteur Bourdelles (rotonde), « Héraklès tuant les oiseaux de Stymphale ». On sait que ce fut un de ses douze travaux. Cet Héraklès est d'un mouvement puissant, d'une superbe musculature, et sa tête, peu conforme à l'iconographie populaire du fils d'Alcmène, intéressera. Cette tête âpre et terrible, qui exprime la résolution farouche et le calcul avisé, tête de conquistador cruel et cupide, rappelle aussi peu que possible le masque traditionnel de l'Hercule jovial et bon enfant à qui le muffle du lion de Némée qui lui sert de casque a tant de peine à donner un aspect terrible, et dont les Grecs firent une sorte de comique, amusant par sa gourmandise insatiable.

Paganisme immortel, es-tu mort ? On le dit;
Mais Pan tout bas s'en moque et la sirène en rit.

Le fait est que jusqu'à Guillaume, si actualiste et si parisien, fait dans son amusant tableau « Au gîte » (salle XVII) surprendre une faunesse endormie par un chasseur effaré.

On pourrait citer encore dans le merveilleux de tous les temps et de tous les pays, l'Ophélie de Dagnan-Bouveret, coiffée de fleurs et de brins de paille et chantant sa triste et douce chanson, et les musulmans de Dinet (salle XIV) découvrant le croissant de la nouvelle lune, annonciateur du jeûne du Ramadhan. Et les gitanos aux Saintes-Maries, de Gumery, et bien d'autres, jusqu'à la « Géante » de Jean Veber (salle XV) qui étend sans cérémonie son énorme corps nu sur un petit village effaré. Mais il faut se borner, et laisser la place aux vernisseurs.

GEORGE MALET.

# FÉNELON et Madame GUYON [1]

PAR

JULES LEMAITRE

de l'Académie française.

Rien, continue-t-elle, ne m'était plus facile alors que de faire oraison : les heures ne me duraient que des moments, et je ne pouvais ne la point faire : l'Amour ne me laissait pas un moment de repos. Je lui disais : ô mon amour ! c'est assez : laissez-moi ! Mon oraison fut, dès le moment dont j'ai parlé, *vide de toutes formes, espèces et images :* rien ne se passait dans ma tête; mais c'était une oraison de jouissance et de possession..., sans actes ni discours. J'avais cependant quelquefois la liberté de dire quelques mots à mon Bien-Aimé; mais ensuite tout me fut ôté. C'était une oraison de foi, qui excluait toute distinction (c'est-à-dire toute pensée distincte); car *je n'avais aucune vue de Jésus-Christ ni des attributs divins* : tout était absorbé dans une foi savoureuse, où toutes distinctions se perdaient pour donner lieu à l'amour d'aimer avec plus d'étendue, sans motifs ni raisons d'aimer.

Elle porte cet état partout avec elle : « Je jouais souvent avec mon mari au piquet, par condescendance, et j'étais alors plus attirée intérieurement que si j'eusse été à l'église. Je ne pouvais presque contenir le feu qui me dévorait... »

Et encore :

Si l'on me demandait pourquoi j'aimais Dieu, si c'était à cause de sa miséricorde, de sa bonté, je ne savais ce qu'on me disait... *Je ne songeais point à moi pour l'aimer. Je l'aimais et je brûlais de son feu parce que je l'aimais ;* et je l'aimais de telle sorte que je ne pouvais aimer que lui mais *en l'aimant, je n'avais nul motif que lui-même.* Tout ce qui se nommait intérêt, récompense, était pénible à mon cœur.

(1) Suite, voir le n° 318 du 1er avril 1910.

C'est déjà tout le quiétisme. Elle avait trouvé cela, toute seule, peut-être un peu avec l'aide de saint François de Sales. Et déjà (pour ne pas sortir du dix-septième siècle), un certain Falconi, prêtre de la Merci, avait trouvé la même chose; et aussi un certain Malaval, prêtre aveugle de Marseille, et un certain Père Guilloré, de Paris, et un certain Père Epiphane, abbé d'Estival, venu de Lorraine; et Desmarets de Saint-Sorlin, et un certain M. Bertaut, prêtre parisien, — et surtout le prêtre espagnol Molinos, le plus complet théoricien du quiétisme. Et il y avait en France, et notamment à Paris, et presque depuis le commencement du siècle, une petite Eglise quiétiste, car le quiétisme, nous le verrons, est une doctrine extrêmement séduisante, et qui peut avoir en nous pour complices, à la fois ou tour à tour, nos plus généreux sentiments, et ce qu'il y a de plus pervers dans notre sensibilité.

Or, peut-être que Mme Guyon, avec son galimatias, mais avec son éloquence aussi, avec sa folie, mais avec sa candeur et ses vertus réelles et sa grande charité, m'aurait paru, jusqu'au bout, charmante à sa façon. Mais il y a le Père La Combe.

Donc, Mme Guyon reçut un jour la visite du Père La Combe, barnabite, qui lui était recommandé par son frère le Père de La Mothe, supérieur des barnabites de Paris. D'après Phélipeaux, La Combe était « d'une taille assez grande, composé dans son extérieur, affectant un air de modestie et de sainteté, quoiqu'on remarquât dans son visage je ne sais quoi de sinistre ». Il devait mourir fou, après avoir été, il est vrai, fort persécuté et avoir fait beaucoup de prison.

Mme Guyon dit de cette première entrevue :

Nous nous entretînmes un peu ; et vous permîtes, ô mon Dieu, que je lui dise des choses qui lui ouvrirent la voie de l'intérieur... Dieu lui fit tant de grâces par ce misérable canal, qu'il m'a avoué depuis qu'il s'en alla depuis changé en un autre homme.

Il avait trente et un ans ; elle, vingt-trois. Ils ne pensaient pas alors se revoir. Mais ils s'étaient vus.

Neuf années se passent. Elle perd le même jour son père et une fille. « Je ne pleurai pas plus, dit-elle, la fille que le père. » Quelques jours après, elle signe un contrat de mariage avec l'enfant Jésus. Nonobstant ce contrat, M. Guyon lui donne deux autres enfants. Enfin il meurt (21 juillet 1676). Veuve à vingt-huit ans avec trois petits enfants, Mme Guyon renouvelle son mariage mystique : ce qui ne l'empêche point de connaître pendant quatre années encore les pires souffrances intérieures : troubles, sécheresses, désespoir. Elle disait à Dieu : « Damnez-moi et que je ne pèche pas ! Vous envoyez les autres en enfer par justice, donnez-le-moi par miséricorde ! »

Mais un jour elle recouvre subitement la paix de l'âme et la béatitude du parfait amour. Ce fut le 22 juillet 1680. Le même jour, le Père La Combe, disant sa messe à Thonon, eut cette révélation : « Comme il m'offrit à Dieu au premier *memento*, il lui fut dit (intérieurement) par trois fois avec beaucoup d'impétuosité : *vous demeurerez dans un même lieu*. Il fut d'autant plus surpris qu'il n'avait jamais eu de parole intérieure... »

Dès lors, rien ne peut la retenir. Elle se croit une nouvelle Chantal qui a trouvé son saint François. Comme Mme de Chantal, elle laisse ses enfants pour obéir à la voix de Dieu. Elle se rend à Genève, dont elle connaissait l'évêque, M. d'Aranthon, n'emmenant avec elle que sa fille âgée de cinq ans. Il s'agit d'une maison de « Nouvelles Catholiques » à fonder à Gex, et pour laquelle elle avait déjà donné tout l'argent dont elle disposait (car elle est infiniment généreuse). Le Père La Combe vient la rejoindre. Ils ne s'étaient pas vus depuis neuf ans ; mais évidemment, pendant tout ce temps-là, ils n'avaient cessé de penser l'un à l'autre.

Sitôt que je vis le Père, écrit-elle, je fus surprise de sentir une grâce intérieure que je puis appeler communication et que je n'avais jamais eue avec personne. Il me semble qu'une influence de grâce venait de lui à moi par le plus intime de l'âme et retournait de moi à lui, en sorte qu'il éprouvait le même effet.

C'est à partir de ce moment qu'elle se croit douée de la faculté merveilleuse de communiquer la grâce aux autres par une sorte d'influence physique. Au reste, ajoute-t-elle, il n'y avait dans notre union « rien d'humain ni de naturel, mais tout pur esprit : et cette union toute pure et sainte qui a toujours subsisté et même augmenté, n'a jamais arrêté ni occupé l'âme un moment hors de Dieu ».

Je le crois parfaitement. L'attrait sexuel continue d'agir dans les plus hautes régions de la spiritualité, parce que les intelligences et les âmes même ont leur sexe. Et c'est pourquoi nous trouvons près de saint Jérôme, Paule et Marcelle ; près de sainte Thérèse, saint Jean de la Croix ; près de Mme de Chantal, saint François de Sales ; près de Mme Swetchine, Lacordaire... Mais ces amours n'impliquent et même ne supportent rien de matériel, ou presque rien. Je dis *presque* rien, parce que, tout de même, le saint peut rester sensible au timbre de voix ou aux regards de la sainte ; et réciproquement. Mais c'est tout, ou du moins ce peut être tout. Au surplus c'est encore de l'amour. Et quelle conversation amoureuse vaudrait les muets entretiens que nous décrit Mme Guyon :

Je m'aperçus peu à peu que, lorsqu'on faisait entrer le

P. La Combe, ou pour me confesser, ou pour me communier, je ne pouvais plus lui parler et qu'il se faisait à son égard dans mon fond *le même silence qui se faisait à l'égard de Dieu*. Je compris que Dieu me voulait apprendre que les hommes pouvaient dès cette vie apprendre le langage des anges. Peu à peu je fus réduite à ne lui parler qu'en silence : *ce fut là que nous nous entendions en Dieu d'une manière ineffable et toute divine.* Nos cœurs se parlaient et se communiquaient une grâce qui ne se peut dire. Ce fut un pays tout nouveau pour lui et pour moi ; mais si divin que je ne le puis exprimer.

Ainsi Musset :

Nous écoutions la nuit...
Les vents étaient muets...
Nous étions seuls pensifs...

Cela est apparemment de tous les âges et de toutes les amours.

Elle part avec le Père La Combe pour accomplir sa mission surnaturelle. Quelquefois ils se séparent, mais ils ne tardent guère à se retrouver. — Nous la voyons à Gex, où elle tombe malade, et où La Combe la guérit par son seul commandement ; — à Thonon, où elle prononce, chez les Ursulines, les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, et où elle se dessaisit de ses grands biens en faveur de ses enfants, — et de ses collatéraux si ses enfants venaient tous à mourir, ne conservant pour elle qu'une pension viagère ; — dans une masure à quelque distance du Léman, où les habitants jettent des pierres dans ses fenêtres et saccagent son petit jardin pendant la nuit ; — à Turin, où La Combe la rejoint ; — à Grenoble, où son livre du *Moyen court* est imprimé par les soins de ses fidèles ; — à Marseille, où elle est consolée par François Malaval, le prêtre aveugle ; — à Verceil (Vercelli), où elle rejoint La Combe ; — de nouveau à Grenoble ; — à Dijon, où ils répandent le *Moyen court* ; — enfin à Paris, le 21 juillet 1686.

Ainsi ils vagabondent, scandaleux et ridicules sans le savoir et partout ils font des disciples : car ils ont des allures de saints, et leur doctrine est grisante comme un mauvais roman, surtout pour les femmes ; et partout aussi, ils se croient persécutés et finissent par l'être, en effet. Car c'est toujours la même chose : d'abord, elle ravit tous les cœurs ; mais peu à peu, elle devient inquiétante, puis intolérable, et on se débarrasse d'elle comme on peut : et l'évêque de Genève comme l'évêque de Grenoble, et l'évêque de Marseille comme l'évêque de Verceil, d'abord, l'admirent et subissent son charme, son éloquence et l'éclat surnaturel de ses yeux... et finalement la mettent à la porte avec son grand diable de moine.

A Paris, ils se séparent. Elle va demeurer au cloître Notre-Dame, et La Combe se retire chez les barnabites.

Elle était déjà venue bien des fois à Paris, et pour d'assez longs séjours. Elle y avait des disciples dans tous les mondes, mais particulièrement dans le plus grand. Elle y continua sa prédication secrète, et avec une ardeur redoublée depuis qu'elle s'était mis dans l'esprit qu'elle était l'épouse du Christ, et aussi la femme grosse de l'Apocalypse, et enfin la pierre angulaire de la nouvelle Eglise. Tout devient miraculeux en elle, persécutions, souffrances, maladies. Il fallait qu'elle fût martyre, non de Jésus-Christ, mais du Saint-Esprit, car le règne du Fils est accompli, et c'est celui du Saint-Esprit qu'elle est appelée à établir. Elle renouvelle ainsi (peut-être sans le savoir) une vieille hérésie du XIIIe siècle et un peu de tous les temps. Et elle explique que les martyrs de Jésus-Christ ont été des martyrs sanglants et glorieux, Jésus-Christ ayant bu toute la confusion et l'opprobre ; mais que les martyrs du Saint-Esprit sont des martyrs de honte et d'ignominie : « ...O martyre le plus cruel et le plus horrible de tous ! Aussi sera-t-il la consommation de tous les martyres. »

Donc, elle cherche partout ce qu'elle appelle des enfants mystiques. Ecoutez sur ce point un religieux, le Père Paulin d'Amade, à qui elle avait été présentée par la duchesse de Charost, mais qu'elle n'avait pu conquérir :

... Depuis ce temps-là, Mme Guyon me vint voir encore une fois d'une manière assez surprenante ; et, sans beaucoup de discours, elle me dit, d'un air et d'un ton fort passionnés, les lèvres toutes tremblantes et comme livides, le visage enflammé et le corps tout ému, qu'elle cherchait et qu'elle voulait des cœurs : ce qu'elle répéta plusieurs fois sans dire autre chose.

C'est chez la duchesse de Charost, à la campagne, à Beynes, dans une réunion choisie de ses enfants spirituels, qu'elle souffrit, comme nous l'avons vu, d'un tel « excès de plénitude » que son « corps » (corset) creva en deux endroits, et que la duchesse fut obligée de la délacer. Et il paraît que cela ne faisait ni rire ni sourire ses amies, tant un charme était en elle.

Cependant elle continuait à voir le Père La Combe. Elle dit de lui au commencement du troisième volume de sa *Vie* :

Après que Notre-Seigneur nous eut bien fait souffrir, le Père La Combe et moi, dans notre union afin de l'épurer entièrement, elle devint si parfaite que ce n'était plus qu'une entière unité; et cela *de manière que je ne puis plus le distinguer de Dieu*.

Or ce fut cet attachement de Mme Guyon pour le Père La Combe qui fut la cause principale de ses dernières disgrâces. Car peut-être ne l'eût-on pas inquiétée sur son apostolat, plusieurs des personnes à qui

elle enseignait l'oraison parfaite et l'oraison « passive en foi » étant de très grandes dames.

Mais cette folle admirable avait un frère d'un solide bon sens, le Père La Mothe, qui était tout justement le supérieur de La Combe. Elle imagine tout un sombre roman : que le Père La Mothe, le provincial des barnabites et l'official du diocèse de Paris s'entendirent pour perdre son ami ; qu'on répandit contre lui des calomnies; qu'on lui imputa les erreurs de Molinos au moyen de pièces supposées; qu'on lui déroba des certificats de l'Inquisition qui attestaient la pureté de sa doctrine, etc...; que le Père La Mothe voulait se venger par là de Mme Guyon qui lui avait refusé de l'argent pour sa communauté; qu'il la dénonçait en secret à l'archevêché, etc...

Elle a évidemment la manie de la persécution. Comme elle voulait être martyre, elle se figurait aisément qu'elle l'était; et,comme on lui avait annoncé des « croix », elle en voyait partout.

Ce dut être beaucoup plus simple qu'elle ne le dit. Le Père La Mothe voyait sa sœur compromise par tout ce qu'on disait de ses relations avec La Combe ; celui-ci suspect d'opinions qui troublaient l'Eglise ; elle évidemment possédée des mêmes idées. Il aurait voulu la renvoyer à Montargis et mettre le Père hors d'état de nuire, soit à elle, soit à son ordre. Voilà tout.

Mais elle refusa de retourner dans son pays. Et elle avait si bien uni sa cause, et si publiquement, à celle du Père La Combe, qu'on dut les poursuivre en même temps comme suspects des erreurs de Molinos, lui, dans un livre intitulé *Analyse de l'oraison mentale*, elle dans le *Moyen court*, et que l'archevêque de Paris obtint contre eux une lettre de cachet.

Je vous rappelle qu'à cette époque le pouvoir temporel considérait comme un de ses devoirs de maintenir l'intégrité de la foi et de se mettre, en certaines circonstances, au service de l'Eglise. Ajoutons que Mme Guyon et son barnabite n'auraient eu qu'à signer un désaveu de leurs erreurs pour qu'on les laissât tranquilles. Mais malgré leurs continuelles professions d'obéissance à l'Eglise, ils se seraient fait tuer plutôt que de reconnaître qu'ils s'étaient trompés.

La Combe fut d'abord enfermé à la Bastille.« Puis, dit Phélipeaux, comme il marqua un attachement invincible à la doctrine de son livre : *Analyse de l'oraison mentale*, qui avait été imprimé à Verceil l année précédente, le roi le fit conduire à Oléron, de là en d'autres lieux, enfin au château de Lourdes. »

C'était la prison perpétuelle Tout cela pour ne vouloir pas signer une rétractation fort raisonnable. Je sais bien que cette obstination est admirable en un sens, et je sais bien qu'il ne faut pas mettre les gens en prison parce qu'ils rêvent. Mais, vraiment, le pauvre homme mettait ses rêves à bien haut prix. Il n'était pas toujours fort sensé. Il dit quelque part que « le don excellent de la contemplation a été souvent accordé, non seulement à des gens grossiers et à des paysannes, mais à des petits garçons et des petites filles de quatre ans ». Il recommande « l'oraison de simplicité, de pure foi, de silence, de recueillement, de présence de Dieu, finalement *l'oraison de dormir*, qui est l'oraison parfaite ». Cet homme, distingué et fin (si on en juge par quelques-unes des lettres qui restent de lui), avait été affolé par sa touchante amie.

Quant à elle, après l'arrestation de La Combe, elle resta libre encore trois mois, à cause d'une assez sérieuse maladie (n'oublions point qu'elle est une perpétuelle malade). « Enfin, dit-elle, le 29e de janvier 1688, veille de saint François de Sales, il me fallut aller à la Visitation (rue Saint-Antoine). Sitôt que j'y fus, on me signifia qu'on ne voulait pas me donner ma fille, ni personne pour me servir ; que je serais prisonnière, enfermée seule dans une chambre. »

La solitude ne fit que l'enfoncer davantage dans ses sentiments. En même temps elle édifia les religieuses et les charma par sa douceur. Puis ses amis du dehors lui restaient fidèles et la regardaient comme une sainte femme méconnue et persécutée. D'autant que celui qui avait demandé son emprisonnement, l'archevêque de Paris, Harlay de Champvallon, était assurément moins saint que la prisonnière. « Toutes ses amies, dit Voltaire, se plaignirent hautement que l'archevêque de Harlay, connu pour aimer trop les femmes, persécutât une femme qui ne parlait que de l'amour de Dieu. » Bientôt les efforts unis de Mme de la Maisonfort, sa cousine germaine, de la charitable Mme de Miramion, de Mme de Maintenon elle-même, obtinrent du roi la délivrance de Mme Guyon, qui signa enfin, de guerre lasse, une pièce que l'Official lui présenta, — et contre laquelle, d'ailleurs, elle ne cessa de protester dans la suite.

(*A suivre*).

JULES LEMAITRE
de l'Académie française.

---

LES

# Feuilletons de "l'Echo du Merveilleux"

**Nous allons commencer à partir du prochain numéro la série de nos feuilletons spécialement écrits pour nos lecteurs.**

**Le premier sera LE ROMAN DE LA RÉSURRECTION, par L. de Larmandie. C'est bien le récit le plus poignant, le plus dramatique qu'ait donné la littérature ésotérique depuis les révélations de William Crookes. On voit que l'auteur a reçu les confidences les plus précises sur la formidable expérience qu'il nous raconte, et bien qu'il s'en défende, on pour-**

rait croire qu'il a été témoin oculaire et même opérateur de cette clinique évocatrice dont le tableau est à la fois si attachant et si terrible.

M. Léonce de Larmandie a joué un rôle important dans l'histoire du mouvement occultiste. Il en a été même un des initiateurs avec son EVRAKA qui renferme de véritables lueurs, et il en a raconté certains épisodes dans « l'Entracte Idéal ». Nous espérons que nos lecteurs seront satisfaits de ce nouvel effort pour augmenter l'attrait et la substance de notre chère revue.

---

# Calculs sur les derniers temps

## d'après les Prophéties

Les prophéties privées doivent toujours être rapprochées des oracles de l'Ancien et du Nouveau Testament, pour être commentées avec quelques chances de réussite. Nous partons donc de cette donnée, que les derniers temps comprennent le 6e et le 7e âge de l'Apocalypse, le 6e commençant aux massacres de prêtres et de chrétiens qui auront lieu immédiatement avant le triomphe du Grand Pape et du Grand Monarque (1).

Il est impossible de fixer, dès maintenant, la date exacte du commencement du 6e âge. A notre connaissance tout au moins, elle n'est fournie par aucun texte prophétique ; et les déductions qu'on peut faire ne permettent pas d'affirmer qu'il commence à telle ou telle année. Nous voyons que le 5e s'achève ; mais nous ignorons le nombre d'années d'épreuves sanglantes que doit traverser l'humanité, au commencement du 6e, avant le grand triomphe de l'Eglise catholique.

Il est extrêmement rare de trouver dans les prophéties privées des données chronologiques : nous allons pourtant essayer d'en grouper quelques-unes. Souvenons-nous aussi que les destinées de la France et celles de l'Eglise sont liées d'une façon mystérieuse et indissoluble, de sorte que les grands événements de leur histoire coïncident admirablement.

Notre prophète national a écrit (*Centuries*, IX, 72) :

Encor seront les sainets temples pollus
Et expillez par Sénat tholosain,
Saturne, deux trois cycles révolus,
Dans avril, may, gens de nouveau levain

Une assemblée populaire (de *tholos*, bourbe, en grec) souillera et pillera encore les saints temples. Dans avril et mai apparaîtront des hommes d'un caractère nouveau, après deux à trois cycles de Saturne (29 ans $\times$ 2 = 58 + 29 = 87 ans : notons que 1830 + 87 = 1917). A Catherine Labouré il fut révélé par la Vierge, en 1830, qu'il y aurait des épreuves dans 40 ans (en 1870), *puis dix ans* (1880), *puis la paix*.

La religieuse comprit qu'après un certain temps qui suivrait ces dix ans, la paix serait rendue à l'Eglise. Or Mélanie a parlé de *35 ans et plus* de châtiments (pour l'Eglise de France) et même laissé entendre à des prêtres dignes de foi que leur début est l'année 1880. Ces données doivent être ropprochées du calcul de M. Nebo sur un quatrain des *Centuries* (IV, 86) :

L'an que Saturne en eau sera conjoinct
Avecque Sol, le Roy fort et puissant
A Reims et Aix sera receu et vingt
Après conquestes meurtrira innocent.

M. Nebo a démontré que ce quatrain parle de Saturne en conjonction avec le Soleil dans un signe d'eau (le Cancer, de 1915 à 1917, ou le Scorpion, de 1924 à 1926).

Les « sept et cinquante années pacifiques » que Nostradamus promet à la France se placent, après les grandes guerres ou après la défaite des « malencontreux Maillotins » d'Olivarius (1). Par conséquent, le 6e âge de l'Apocalypse commencerait entre 1910 et 1917.

Le Grand Monarque « pourra régner » vingt-cinq années, a révélé Mlle Couédon : son règne coïncidera évidemment avec les « vingt-cinq années d'abondantes récoltes » promises à l'Eglise par le Secret de la Salette. C'est alors que s'écroulera l'empire ottoman et que disparaîtra le mahométisme. Les *Centuries* disent à ce sujet (III, 97).

Nouvelle loy terre neufve occuper
Vers la Syrie, Judée et Palestine.
Le grand empire barbare corruer
Avant que Phébé son cycle détermine.

La Turquie a reçu des lois nouvelles : elles de-

---

(1) Je me permets de différer d'opinion avec M. Pary, dont l'ouvrage vient d'être analysé par M. Malet (p. 101-103).

(1) M. de Novaye pense que les « septante trois ans et sept mois » pendant lesquels « tiendra » la « ville rouge », d'après Nostradamus, iront de 1848 à 1921. S'il en était ainsi, les vingt-cinq lunes de paix se placeraient de 1918 à 1920 ou de 1919 à 1921.

La prophétie de Padoue représente le futur *Henricus* comme régnant à plus de quarante ans. Un voyant a parlé de même. Mlle Couédon, dans un passage inédit, révèle qu'il aura des fils d'argent dans sa chevelure avant de triompher. Plusieurs prophéties parlent d'un pape, Français de naissance, contemporain du Grand Monarque.

Notre hypothèse sur le commencement des trois cycles de Saturne en 1830 n'est basée que sur un fait : le pillage de Saint-Germain-l'Auxerrois, de l'Archevêché, et le renversement de croix fleurdelisées en 1830 et 1831. Quant au texte de Catherine Labouré, c'est Adrien Peladan qui l'a cité dans ses *Annales da Surnaturel*, avec l'adjonction soulignée.

vraient assurer sa rénovation. Mais le grand empire barbare s'écroulera avant que la Lune n'achève son cycle. Ce cycle, qui, selon les astrologues, est de 354 ans 4 mois, Nostradamus l'a-t-il compté de 1555, date des premières *Centuries*, à 1909? (1). Cette hypothèse n'est plus acceptable.

La prophétie d'Orval parle ainsi du Grand Monarque et de ses successeurs :

« L'homme puissant par Dieu s'asseyera bien; moult sages règlements appelleront la paix. Dieu sera cru d'avec lui, tant prudent et sage sera le rejeton de la Cape (2).

« Grâce au père de la miséricorde, la sainte Sion rechante dans ses temples un seul Dieu grand. Moult brebis égarées s'en viennent boire au ruisseau vif : trois princes et rois mettent bas le manteau de l'erreur et voient clair en la foi de Dieu.

« En ce temps-là, un grand peuple de la mer reprendra vraie croyance en deux tierces parts. » (3).

« Dieu est encore béni pendant quatorze fois six lunes et six fois treize lunes (4).

« Dieu est saoûl d'avoir baillé des miséricordes, et ce pourtant, il veut prolonger la paix encore pendant dix fois douze lunes (5).

« Dieu seul est grand. Les biens sont faits, les saints vont souffrir. L'homme du mal arrive de deux sangs et prend croissance.

« La Fleur Blanche s'obscurcit pendant dix fois six lunes et six fois vingt lunes, puis disparaît pour ne plus reparaître (1). »

La prophétie d'Orval parle ainsi du 7$^{e}$ âge de l'Apocalypse (qui commencerait vers 1980). « Moult de mal, guère de bien en ce temps-là. Moult villes périssent par le feu (2). Sus donc lors Israël vient à Dieu Christ tout de bon. Sectes maudites et sectes fidèles sont en deux parts bien marquées.

« Mais c'est fait. Lors Dieu seul sera cru, et la tierce part de la Gaule et encore la tierce part et demie n'a plus de croyance, comme aussi de même les autres gens.

« Et voilà déjà six fois trois lunes et quatre fois cinq lunes que tout se sépare, et le siècle de fin a commencé (3).

« Après un nombre non plein de lunes, Dieu combat par ses deux justes, et l'homme du mal a le dessus (4). Mais c'est fait. Le haut Dieu met un mur de feu qui obscurcit mon entendement, et je n'y vois plus. Qu'il soit loué à jamais. »

Si le triomphe de l'Antechrist a lieu en 1956, comme le pense M. Chauffard, et dure trois ans et demi, selon plusieurs commentateurs, la fin du monde aura lieu en 1999.

Or Nostradamus a dit (X. 72) :

---

(1). M. Chauffard, d'après Daniel et l'Apocalypse, calcule par semaines d'années, à partir de 638, époque de la prise de Jérusalem par les Musulmans, les trois ans et demi pendant lesquels la ville sainte doit rester en leur pouvoir, ce qui donne 182 semaines, qui, multipliées par 7, fixent sa délivrance à 1912. Mais au lieu de ces 1274 ans, on peut calculer avec M. Amédée Nicolas, les 1260 jours de l'Apocalypse (XII, v.6) comme représentant 1278 ans et demi solaires, ce qui conduit à 1916. Bickel et Robling calculent de trois manières différentes et arrivent de 637 ou 638 à 1897 ou 1898, 1912 ou 1914, 1915 ou 1916. Lire *L'Apocalypse et son interprétation historique*, par M. Chauffard : Paris, Savaëte, 2 vol. in-12, I, p. 293, 492; II. 87, 375-399. M. Chauffard reporte à 1920 l'établissement d'un grand nombre de Juifs dans la Palestine. Mais le cycle de Nostradamus est peut-être la période d'influence lunaire de 1945 à 1981, signalée par M. Albert Jounet comme devant suivre un cycle de Mars : l'empire turc s'écroulerait donc avant 1945.

(2) *Variante*. Dieu sera cru guerroyer d'avec lui.

(3) Conversion des Anglais, des Ecossais, de tous les hérétiques et schismatiques.

(4) 84 mois, ou 7 années lunaires; 78 mois, en 6 années et 6 mois lunaires : en tout, 12 ans 9 mois 25 jours solaires. Nous ne pensons pas, contrairement à certains commentateurs, qu'il faille voir ici les dernières années du Grand Monarque. Selon la prophétie d'Oberemmel, quand Marc donnera Pâques, que l'on célèbrera la Pentecôte à la saint Antoine, et que l'on adorera le corps de Dieu à la saint Jean, le monde entier s'écriera : Malheur! (A. Peladan, *Dernier mot des prophéties*, II, 161). On a calculé que 1943 est l'année désignée.

La somme des chiffres de 1944 est 18 ou 6 plus 6 plus 6, chiffre de l'Antechrist. Il s'agirait ici de la période de 1943 à 1956.

(5) 9 ans et demi, peut-être de 1956 à 1966.

(1) 4 ans 9 mois 5 jours, et 9 ans 7 mois 10 jours : en tout 14 ans 3 mois 15 jours (de 1966 à 1980 apparemment). « Je ne calcule pas comme M. le D$^{r}$ L. C. (*Echo*, 1910, p. 116.)

(2) Les guerres de l'Antechrist. « Vingt et sept ans durera sa guerre », dit Nostradamus (77). Nous laissons à d'autres le soin de calculer la date de la naissance de l'Antechrist (en 1931, selon Joséphine Lamarine, qui a pu le confondre avec son avant-coureur, dont parle le Secret de la Salette). La fin de l'empire romain (reconstitué), coïncidant avec la séparation du monde d'avec le vrai Dieu (S. Paul, *Thessal.*, II, v. 3-9), sera suivie de guerres intestines en France. Sœur Bertina Bouquillon aurait dit que le dernier roi de France mourra sur un champ de bataille au temps de l'Antechrist (Victor de Stenay : *Derniers avis prophétiques*. Paris, Palmé, in-12, 1872). En 1956 commencerait le silence d'environ une demi-heure (41 ans) dont parle l'Apocalypse (VIII). Anne-Catherine Emmerich a révélé que Lucifer doit être déchaîné 50 ou 60 ans avant l'an 2000. S'agirait-il du commencement du règne de l'Antechrist ?

(3) Conversion des Juifs au Christ quand l'univers l'abandonne. Après 1 an 4 mois 24 jours et 1 an 6 mois 20 jours, en tout 2 ans 11 mois 1/2, fin des temps.

(4) Après moins de 19 ans lunaires (18 ans 5 mois solaires), Enoch et Elie sont vaincus. Je suppose que 1980 est la date initiale de cette période.

En l'an neuf cent nonante neuf sept mois
Du ciel viendra un grand Roy d'effrayeur
Ressusciter le grand Roy d'Angolmois,
Avant après Mars régner par bon heur.

et encore (I. 48) :

Vingt ans du règne de la Lune passez,
Sept mille ans autre tiendra sa monarchie
Quand le Soleil prendra ses jours lassez
Lors accomplir et mine ma prophétie.

Les 27 ans de guerre nous paraissent devoir être comptés de 1969 à 1996, sans y comprendre le triomphe de l'Antechrist. Les trépassés ressuscitent la même année que l'Antechrist périra. Vingt ans après l'éclipse lunaire, figure de l'éclipse de la Fleur Blanche et de sa disparition, commencera le règne éternel du Soleil de justice (1).

TIMOTHÉE.

# Mélanie de la Salette
## et son secret

(*Suite, voir le nº du 1er avril*)

### IV

En 1897, elle quitta Castellamare et alla passer toute une année à Messine dans un orphelinat tenu par les Filles du Divin zèle du Cœur de Jésus. Son souvenir y est resté en vénération profonde.

De là elle fut appelée en France. Chemin faisant, elle s'arrêta à Moncalieri. Dans une de ses lettres, Mgr Zola raconte incidemment le motif de ce voyage en France.

« Promu à l'épiscopat, dit-il, il me devenait impossible de continuer à être le directeur de Mélanie. L'impossibilité devint encore plus grande lorsqu'elle quitta sa résidence de Castellamare *pour aller assister en France sa vieille mère*. Elle y demeura jusqu'à ces deux dernières années. Elle est alors revenue pour demeurer en Italie, mais nos relations depuis cette époque ont été pour ainsi dire nulles. Néanmoins *je puis affirmer*, en toute sincérité, qu'*elle mène une vie complètement solitaire et édifiante.* »

C'était le dernier témoignage que Mgr Zola devait rendre de Mélanie. Il mourut deux ans après, le 7 avril 1898, entouré de la vénération universelle. Avant d'être évêque, il était abbé général de l'ordre des chanoines de Latran. Il fut promu successivement au siège d'Ugento, puis un siège plus important de Lecce, par la confiance personnelle du pape Léon XIII. Tous ceux qui l'ont approché s'accordent à dire qu'il était aussi instruit et distingué qu'il était humble.

Il ne précéda que de bien peu dans la tombe la pauvre femme qu'il avait soutenue, défendue, encouragée, dont il avait été, avec une haute sagesse, le conseiller, le protecteur et le pasteur avec une véritable charité chrétienne.

Séparé d'elle depuis plusieurs années, il ne fut donc pour rien dans les hommages qui lui furent rendus à sa mort par d'autres prélats — l'évêque d'Altamura et l'archevêque de Messine.

Ces hommages furent éclatants.

Pendant son séjour en France, elle avait habité en dernier lieu à Dion (Allier), puis à Cusset. Elle quitta Cusset en juin 1904 sur l'appel de Mgr Cecchini, évêque d'Altamura dans la province de Bari, qui lui avait promis que, dans la ville d'Atamura, elle vivrait cachée, connue de lui seul.

En quittant la France, ses dernières paroles furent une prédiction qui s'est exactement réalisée.

« — M. le curé croyait que je vivrais ici, dit-elle à une de ses modestes compagnes. Je ne mourrai pas ici, je mourrai en Italie, dans un pays que je ne connais pas, où je ne connais personne, pays presque sauvage, mais où l'on aime bien le bon Dieu. Je serai seule — un beau matin — on verra mes volets fermés, on ouvrira de force la porte, et on me trouvera morte. »

Cette prédiction personnelle se réalisa de point en point. J'emprunte, en effet, le récit de sa mort à un document dont personne ne peut contester l'authenticité, son oraison funèbre prononcée dans la cathédrale de Messine en présence des témoins des faits, en présence de Mgr Cecchini, évêque d'Altamura, qui avait voulu présider lui-même pontificalement à ses obsèques, oraison funèbre qui a été publiée avec l'imprimatur de l'archevêque de Messine.

« Le 15 décembre de cette même année 1904, jour octave de la fête mondiale de l'Immaculée Conception et veille de la neuvaine préparatoire de Noël, on ne vit pas venir à l'église la servante du Seigneur.

« Mgr l'Évêque se hâte d'envoyer chez elle son valet de chambre. On frappe à la porte, pas de réponse. On refrappe, on refrappe avec bruit ; toujours le silence. On va vite prévenir Monseigneur qui, soupçonnant un accident grave, avise l'autorité civile. Celle-ci se rend sur les lieux, constate que personne ne répond, brise la porte et entre.

« La servante du Seigneur gisait sans vie, sur la terre nue. »

Les obsèques de Mélanie furent célébrées avec la plus grande solennité dans la cathédrale de Messine par son propre évêque, Mgr Cecchini, qui notifia sa mort à tous ses collègues de l'épiscopat dans des termes qui sont le plus éloquent des témoignages.

« C'était au mois de février 1904. La Bergère de la Salette, sœur Marie de la Croix, Mélanie Calvat, entendit une voix intérieure qui lui disait, comme autrefois Dieu à Abraham : « *Egredere de terra tua et de cognatione tua* ». A cette intimation, la pieuse Mélanie laissait la France pour toujours et venait en Italie dans la petite ville d'Alta-

(1) Chauffard, *op. cit.*, II, pp. 200-205, 389-393. — Abbé Torné : *Almanach du grand prophète pour 1877*. — Holzhauser : *Commentaire sur l'Apocalypse*, trad. Wuilleret (donne à l'Antechrist 55 ans et demi de vie, mais le fait naître en 1855). — Isaïe : XXIV, 23. Notons aussi que 20 ans après 1981, date de la fin du cycle d'influence lunaire cité plus haut, conduisent au début du XXIe siècle. Y aura-t-il une éclipse de lune en 1979 ou 1980 ?

mura, province de Bari. Ici, après avoir vécu sept mois, *édifiant tout le monde par le parfum de ses belles vertus,* elle acheva de mourir pour vivre éternellement dans le sein de Dieu. Ses funérailles furent un véritable triomphe! Le peuple s'écriait : *Elle est morte la sainte française !* Et tous voulaient la voir encore une dernière fois et baiser respectueusement sa dépouille mortelle. »

C'est un évêque qui atteste ce qu'il a vu à la face de toute une population qui l'a vu comme lui.

Ces attestations se heurtent à de tels partis pris, dont je ne veux pas rechercher le mobile, qu'il a été dit et écrit et que l'on répète encore aujourd'hui que l'opuscule de Mélanie contenant le texte du secret, approuvé par son évêque, a été mis à l'index par la cour de Rome.

Cela est faux, Mgr Zola s'en est expliqué avant de mourir, dans la lettre qu'il a adressée au R. P. Kunsler.

Le caractère de cette lettre est saisissant. C'est une sorte de testament. Elle débute par ces mots :

« Mes souffrances physiques étant un peu calmées... »

Mgr Zola était atteint de la maladie dont il mourut deux ans plus tard.

Il raconte les faits chronologiquement comme ils se sont passés.

« Entre temps, ajoute-t-il, on agit puissamment auprès du Saint-Siège pour que l'opuscule de Mélanie fût mis à l'index. Plusieurs ont dit qu'en cette circonstance quelques cardinaux se réunirent pour examiner le secret et porter sur lui un jugement; quant à ce fait je l'ignore absolument; *mais je puis affirmer avec certitude et même officiellement que tous les efforts pour obtenir la prohibition formelle de l'opuscule furent vains*. Seulement, à la fin, pour calmer un peu les prélats français qui continuaient à faire la guerre au secret, le cardinal Caterini, secrétaire du Saint-Office, écrivit une lettre dans laquelle il disait que le Saint-Siège avait vu avec déplaisir la publication du secret (faisant surtout allusion à la partie concernant le clergé) et ne jugeant pas qu'il fût à propos de le laisser entre les mains des fidèles. Voilà tout ce que l'on put obtenir de Rome. Mais les journaux, mensongers comme de coutume, publièrent que le Saint-Office venait de lancer une absolue prohibition de l'opuscule, d'où surgit bientôt pour les âmes faibles un doute portant sur la réalité de l'apparition de Notre-Dame de la Salette.

« En réalité l'opuscule de Mélanie n'a pas été mis à l'index... il n'y eut dans cette lettre pas un mot qui pût infirmer l'authenticité de ce même secret ni la valeur des prédictions qu'il renfermait. Alors, considérant comme terminée la mission qu'il avait plu à Dieu de me confier, à savoir : de certifier et de défendre la véracité, l'authencité et la divinité du céleste Message, jusqu'à ce jour, je n'ai plus voulu répondre aux lettres qui m'arrivaient spécialement de France... Ce silence que j'ai rigoureusement gardé a pu faire croire à plusieurs que mon opinion et mon jugement sur l'authenticité et la valeur intrinsèque du secret avaient changé et qu'au fond je rétractais tout ce que j'avais dit et écrit en sa faveur. *Il n'en est rien...* Mon jugement *devant le Seigneur* sur l'opuscule, sur le secret et tout le reste est le même qu'auparavant. Il est même plus inébranlable, attendu que, depuis lors, plusieurs des prédictions qu'il renferme se sont réalisées. »

Mgr Zola, *l'évêque compétent*, celui qui avait, dans l'exercice de sa charge, autorisé la publication de l'opuscule de Mélanie, est mort deux ans plus tard dans les mêmes sentiments.

Loin de mettre à l'index cette publication, le pape Pie X, répondant à une supplique de Mgr Ernest Rigaud qui a fondé à Limoges, avec l'approbation de l'évêque de Limoges, une grande œuvre pour la publication et la mise à exécution du secret, a reçu par dépêche télégraphique du cardinal Rampolla une réponse ainsi conçue.

« *Deus benedicat te omnia opéra tua.* »

Laissons donc de côté ces misérables querelles. Le seul intérêt que le fait de La Salette puisse avoir pour de simples fidèles, croyants ou respectueux des croyances justifiées, ce sont les événements qui ont donné crédit à ces manifestations merveilleuses, surnaturelles. C'est ce que rechercheront les lecteurs de l'*Echo du Merveilleux*.

On a pu remarquer dans les lettres de Mgr Zola l'affirmation plusieurs fois répétée que plusieurs des prédictions du secret se sont déjà réalisées.

Sur le texte il n'y a pas l'ombre d'un doute.

C'est le 3 juillet 1851 que Mélanie, entourée et surveillée, écrivit le texte que des personnages sûrs furent chargés de porter à Rome et qu'ils remirent en effet au pape Pie IX.

Ce texte contenait un passage remarquable : « Que le Vicaire de mon fils, le Souverain Pontife Pie IX ne sorte plus de Rome après l'année 1859. Qu'il se méfie de Napoléon : son cœur est double, et quand il voudra être à la fois pape et empereur, bientôt Dieu se retirera de lui ; il est cet aigle qui, voulant toujours s'élever, tombera sur l'épée dont il voulait se servir pour obliger les peuples à se faire élever. »

Tous les événements entre la guerre d'Italie et la chute de l'Empire y sont nettement prédits : la guerre d'Italie avec sa date, la politique de Napoléon III au concile du Vatican, la guerre de 1870 et la défaite de Sedan.

Les gouvernants civils auront tous un même dessein qui sera d'abolir et de faire disparaître tout principe religieux. On abolira les pouvoirs civils et ecclésiastiques ; tout ordre et toute justice seront foulés aux pieds, et les esprits de ténèbres répandront partout un relâchement universel pour tout ce qui regarde le service de Dieu.

Les églises seront fermées et profanées ; les prêtres, les religieux seront chassés. On les fera mourir et mourir d'une mort cruelle. (Evénements de Barcelone — attentats contre des ecclésiastiques à raison de leur qualité en France et en Italie.)

Plusieurs grandes villes seront ébranlées et englouties par des tremblements de terre. L'eau et le feu donneront au globe de la terre des mouvements convulsifs et d'horribles tremblements de terre qui feront engloutir des montagnes, des villes. Il y aura des des tremblements de terre qui engloutiront des pays. Le feu du ciel tombera et engloutira trois villes (l'éruption du Mont-Pelé, San Francisco, Messine, les tremblements de terre du Midi).

Le secret annonce de grands prodiges sur la terre et dans

les airs. *Des personnes seront transportées d'un lieu à un autre.*

D'après le P. Parent, l'Angleterre serait vaincue dans la première guerre qu'elle aurait ou qu'elle ferait. La défaite de l'Angleterre serait le commencement des grands malheurs annoncés. « On le saura à ce signe comme on connaît l'approche de l'été, quand le figuier commence à bourgeonner. »

Et nous voyons l'Angleterre toute entière soulevée par cette crainte.

Au premier examen, quelques passages du secret paraissent excessifs et difficiles à croire.

Mais que nous réserve l'avenir ?

Paulhan, lui-même, ne disait-il pas, à la suite de son prodigieux voyage de Californie, qu'une flotte d'aéroplanes pourrait attaquer la défense du port et détruire aussi la ville.

« Vous m'avez vu jeudi, a dit Paulhan, transporter deux voyageurs ; supposez que je transporte un poids égal de matières explosives : qu'adviendrait-il des canons ou des blindages du voisinage de l'endroit où ces matières explosives auraient été projetées ?

« Etant donné un moteur de puissance suffisante, on peut monter jusqu'à trois kilomètres de hauteur ; quel canonnier pourrait se flatter d'atteindre un aéroplane qui n'apparaîtrait dans le ciel que comme un tout petit point ? »

Je ne suis ni un théologien ni un Père de l'Eglise. Je l'ai vue et j'ai senti l'impression de son absolue sincérité.

La seule pensée qui ait inspiré cet écrit est un hommage à la pauvre fille de la montagne, achevant seule, sur la terre, une longue existence de souffrances.

Ceux qui l'ont connue savent que nulle souffrance n'égalait pour elle la contradiction de ses affirmations. Son dernier écrit, daté du 18 octobre 1904, a été :

« Je proteste contre les très faux dires de tous ceux qui ont osé dire et écrire : 1° que j'ai brodé le secret ; 2° contre ceux qui affirment que la Reine de la sagesse n'a pas dit de faire passer le secret à tout son peuple ».

Et voilà que, sur toute la surface du monde, la terre tremble, comme pour faire écho aux affirmations de la pauvre bergère.

ROBINET DE CLÉRY.

# NOTRE COURRIER

## QUESTION

**A propos des « Mémoires de Sœur Anne-Catherine Emmerich ».** — *M. L. Bessières pourrait-il indiquer si les mémoires de sœur Anne-Catherine Emmerich ont été publiés ; et si oui, quel en est l'éditeur, et à quel prix on peut se procurer l'ouvrage en question ?* UN ABONNÉ.

## RÉPONSES

**A un abonné.** — *La fin du monde est-elle proche ?* par PARY, est en vente à la Librairie de l'*Echo du Merveilleux*, au prix de 3 fr. 50 franco.

**A plusieurs lecteurs.** — M. A. de Manteyer nous informe que les travaux et les applications d'électricité végétale sont la spécialité de M. le docteur Mattei.

# MIRACLE RÉCENT DE Notre-Dame de la Salette

Le récit que l'on va lire a été, sur la demande de M. L..., adressé au comte de Postis du Houlbec, Directeur de la *Revue du Surnaturel XX^e siècle*, intitulée DIEX EL VOLT et dont nous avons la primeur.

*Monsieur le Comte*

*Voici exactement les faits qu'on me demande de vous rapporter pour la gloire de Notre Dame de la Salette.*

*Le 5 novembre, deux religieuses Franciscaines vinrent me demander l'hospitalité, pour quelques jours qu'elles devaient passer à Tours en quêtant pour leurs œuvres. Selon ma coutume, je les reçus sans aucune difficulté. Je leur demandai si elles étaient satisfaites de leurs démarches. Elles me répondirent que, pendant les temps troublés que nous traversons, elles ne recevaient que très peu. Je leur répondis ceci : « Oh! mes sœurs, que voulez-vous, c'est le* Secret de la Salette qui se réalise. »

*Alors celle qui me sembla être la maîtresse des deux sœurs se moqua du Secret de la Salette, en ajoutant que Maximin était un polisson et Mélanie une fille de mauvaise vie. Je leur répondis qu'elles étaient dans l'erreur à ce sujet. Elles protestèrent en disant qu'elles ne faisaient que se conformer aux opinions de leur aumônier, qui leur avait défendu d'y croire.*

*J'éprouvais tant de peine d'entendre ces deux religieuses parler de la sorte, que je regrettais sincèrement de les avoir reçues chez moi.*

*Deux jours plus tard, le 7 novembre, ces deux religieuses me demandèrent la permission de réciter leur office dans notre oratoire. Je leur répondis que je leur laissais toute liberté. Elles se prosternèrent à genoux sur deux prie-Dieu aux pieds de la statue de Notre-Dame de la Salette. Quant à moi, occupée à écrire une lettre, je leur tournais le dos.*

*Quelques instants après, les deux religieuses cessèrent de prier et se mirent à converser ensemble à voix basse. L'une d'elles invita sa compagne à regarder le visage de la statue de la Vierge et de lui dire si elle voyait quelque chose d'extraordinaire.*

*Très émue, l'autre sœur répondit qu'elle voyait en effet des larmes couler des yeux de la statue.*

*Sous le coup de la plus vive émotion, ces deux sœurs me supplièrent de laisser là ma lettre commencée et de regarder le visage de la statue.* O prodige ! Je vis quatre larmes descendre lentement le long des joues de la statue de Notre-Dame de la Salette et tomber à ses pieds.

*Toutes trois, nous fîmes un acte de réparation à Notre-Dame de la Salette. Les deux religieuses promirent, non seulement de ne plus dire des paroles injurieuses contre Maximin et Mélanie, mais encore de prendre énergiquement leur défense, toutes les fois qu'ils seraient attaqués. Quelques jours plus tard, en quittant ma maison, ces deux religieuses étaient encore très émotionnées, elles me dirent qu'elles n'oublieraient jamais ce qu'elles avaient vu chez moi.*

*Tels sont, Monsieur le Comte, les faits tels qu'ils se sont passés, et que je vous autorise à publier pour l'édification de vos lecteurs et les mettre en garde contre les odieuses calomnies qu'on n'a pas craint de répandre sur les enfants de la Salette.*

*Agréez, Monsieur le Comte, mes sentiments les plus distingués.*

HONORÉE LAURENCEAU,
Directrice de la Maison Hospitalière,
1 *bis*, rue Racine, à Tours.

# Maison hantée en Portugal

A Comeada, petit faubourg situé à deux lieues de Coimbra, ville où se trouve l'Université du Portugal, vient de se passer le fait intéressant que voici :

Au commencement d'octobre 1909, M. Homem Christo fils, étudiant en droit de première année à l'Université, loua à Comeada une maison composée d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage où il s'installa avec sa jèune femme, Mme Bernardette Homem Christo et ses deux servantes. Mme Bernardette, dès la première nuit, se plaignit à son mari d'entendre dans la maison des bruits étranges. Il n'en fit aucun cas, attribuant cette impression à son imagination. Il y avait huit jours qu'ils habitaient là, lorsqu'un de leurs amis, M. Gomes Paredes, étudiant en droit de deuxième année à l'Université, ayant eu affaire à Comeada, vint leur demander l'hospitalité pour une nuit— ce qui lui fut accordé avec plaisir. Après qu'ils eurent passé la soirée ensemble, vers une heure du matin chacun rentra dans sa chambre pour se coucher,

A peine avait-il éteint sa bougie, que M. Gomes Paredes entendit des coups sur les carreaux de la fenêtre. Il se leva et, rallumant la bougie, ouvrit sa croisée toute grande. Il ne vit personne. Il se recouche, éteint de nouveau la bougie, mais voilà qu'il entend des pas tout près de lui, et des portes dans toute la maison s'ouvrir et se refermer. Il refait la lumière et se met à regarder partout, sous le lit, sous les meubles, etc. Rien ! Personne ! Il éteignait, tous les bruits recommençaient. Il rallumait, toujours plus rien ! Ne voulant incommoder personne il supporta cette situation toute la nuit, et le lendemain il demanda à son ami, M. Homem Christo, s'il n'avait rien entendu d'insolite dans la nuit. « Je n'ai rien entendu du tout », dit-il. « D'ailleurs, ce n'est guère facile, vu que je dors comme une marmotte. Et puis qu'y a-t-il à entendre ? Il n'y a pas de voleurs dans la maison, et tous ces bruits sont de la pure fantaisie ». M. Gomes Paredes, connaissant le caractère positiviste de M. Homem Christo, n'insista pas. Il rentra chez lui à Coimbra et raconta à son père ce qui lui était arrivé chez son ami. Son père l'écouta avec attention et lui dit : « C'est très singulier ! Un autre locataire, avant ton ami, quitta cette maison à cause de ces bruits, et une femme qui surveille aujourd'hui l'Observatoire Météorologique y ayant passé une nuit, s'en vint raconter que plus jamais elle n'y retournerait, car cette maison était ensorcelée. Je te conseillerais de tout bien raconter à ton ami et de le prier de sacrifier une nuit afin d'observer ce que cela peut bien être ». M. Gomes Paredes suivi le conseil de son père et ce même jour retourna à Comeada raconter l'affaire à M. Homem Christo, le priant de sacrifier la nuit et d'observer lui-même. Il se moqua de M. Gomes Paredes et se coucha comme d'habitude. Nonobstant, cette nuit-là, il entendit lui-même des rumeurs qui l'intriguèrent et lui firent prendre la décision de veiller la nuit suivante, en priant son ami de lui tenir compagnie. Il faut remarquer que tout le monde couchait au premier étage et qu'au rez-de-chaussée il n'y avait personne pendant la nuit..,

Donc, cette nuit-là, M. Homem Christo, vers onze heures, fit coucher les deux servantes comme d'habitude. Lui, sa femme et son ami attendirent les événements. Tant qu'il y eut de la lumière, il n'arriva rien d'anormal, mais sitôt qu'elle fut éteinte, de grands coups se firent entendre sur la porte du rez-de-chaussée qui donnait sur le jardin... M. Homem Christo descendit vite les escaliers et se mit près de la porte. Les coups resommencèrent. Il ouvre soudain la porte et ne voit personne. Il sort pour constater si quelqu'un ne s'enfuyait point par une petite rue qui se trouve au tournant de sa porte. A peine est-il dehors que, derrière lui, la porte se ferme avec fracas et on donne un tour de clef. Dehors il ne vit personne. Pour rentrer chez lui, il dut frapper et sa femme descendit lui ouvrir. M. Homem Christo se trouvait fort intrigué, mais chaque fois plus convaincu qu'il y avait quelqu'un chez lui qui trouvait bon de lui jouer une farce. Il prit son revolver, se disant : « Nous allons voir !... »

Les portes continuaient de même à être secouées, et dans une petite pièce contiguë à leur chambre à coucher, qui n'avait aucune issue, les bruits étaient encore plus forts. Tout ceci se passait en pleine obscurité, car sitôt qu'on allumait, on n'entendait plus rien. M. Homem Christo, de plus en plus désireux de découvrir le mystificateur, se mit sur le palier de l'escalier qui descendait au rez-de-chaussée, son revolver en main. A peine une allumette qu'il tenait entre ses doigts s'est-elle éteinte, qu'il entend tout près de sa figure un formidable éclat de rire se répétant comme un écho par toute la maison, et qu'il voit en face de lui un nuage blanc, tandis que de ses narines sortaient deux filets de lumière blanchâtre... C'en était trop ! M. Homem Christo commença à être moins sûr de lui, et son courage, il le confesse lui-même, faiblissait. Jusqu'à quatre heures du matin, les mêmes phénomènes se produisirent plus ou moins, Après, ils ne savent plus, Tous, exténués de fatigue,

ils se couchèrent et dormirent jusque très avant dans la matinée.

Le jour suivant, M. Homem Christo, ne connaissant ni admettant les phénomènes d'ordre psychique, résolut de quérir un agent de police afin qu'il fût témoin de ce qui pourrait se passer cette nuit-là. Il voulait à tout prix prendre le farceur, et craignait de perdre son sang-froid et de tuer quelqu'un. On mit à sa disposition un brigadier et deux agents. La nuit venue, le brigadier se posta dehors, dans le jardin, de faction devant la porte d'entrée de la maison, afin de bien voir si quelqu'un entrait ou sortait. Les deux agents restèrent à l'intérieur avec M. Homem Christo, M. Gomes Paredes et un autre ami, M. Henrique Sotto Armas, venu exprès cette nuit-là, pour assister à ce qui pourrait se passer. Après qu'on eut bien fouillé et regardé partout dans tous les coins de la maison, on éteignit les lumières, et aussitôt les coups sur la porte se firent entendre, au rez-de-chaussée. « Vous entendez? » dit M. Homem Christo, aux deux agents. « Parfaitement », répondirent-ils. Les coups continuèrent, et M. Homem Christo ouvrit tout d'un coup la porte, mais, comme la veille, il ne vit personne, sinon le brigadier, se promenant tranquillement à une petite distance. « Qui donc a frappé? » demanda M. Homem Christo au brigadier. « Mais personne, dit-il. « Et les coups, vous les avez bien entendus? » — « Pas le moins du monde, je n'ai rien entendu du tout », dit-il encore. « C'est trop fort, par exemple. Rentrez », dit M. H. Christo. « Et vous, les agents, à votre tour de factionner dehors », Le même phénomène se produisit. Le brigadier entendit les coups, mais les agents ne virent ni n'entendirent rien. « Ah! c'est comme ça, dit M. H. Christo, rentrons tous. C'est dans la maison qu'il faut continuer nos recherches. » Il envoya un des agents dans la chambre où son ami, M. Paredes, avait couché, au premier étage. Cet agent voulant s'asseoir sur un banc, celui-ci lui fut retiré si précipitamment qu'il tomba à terre. Les deux amis, MM. Gomes Paredes et Henrique Sotto Armas, furent placés au rez-de-chaussée, avec le brigadier. Sa femme resta dans sa chambre et les servantes dans les leurs, de même au premier étage. Lui, comme la veille, resta sur le palier de l'escalier qui descendait au rez-de-chaussée. Sitôt l'obscurité faite, les bruits et les coups se succédèrent, surtout dans la petite pièce, où il n'y avait qu'une malle, et qui était contiguë à leur chambre à coucher. Cela prenait les apparences d'un défi.

Tout à coup, dans la chambre de l'ami un bruit terrible, comme celui d'une lutte affreuse, y conduisit tout le monde épouvanté, mais persuadé qu'enfin l'agent avait trouvé le farceur! Déception! il n'y avait que l'agent affolé frappant avec un sabre à droite et à gauche, se sauvant devant tout ce monde qui lui apparaissait et rentrant dans un petit boudoir où se trouvait une armoire à glace que dans sa fureur il cassa. Il a fallut employer la force pour le tenir : le pauvre homme devenait fou! Après cet épisode, on reprit son sang-froid. On éteignit de nouveau. M. Homem Christo reprit sa place sur le palier et reçut en plein sur sa joue gauche un formidable soufflet qui lui fit jeter un cri perçant, car, dit-il, il lui sembla que des doigts s'accrochaient à sa chair pour l'arracher. Vite, on ralluma et tout le monde put voir quatre doigts marqués sur la joue gauche de M. Homem Christo, qui était toute rouge, tandis que la joue droite était comme celle d'un cadavre. Il était minuit. M. Homem Christo, effrayé ainsi que sa femme, les bonnes, ses amis, les agents et le brigardier, ne voulut pas rester une heure de plus dans cette maison. Avec sa femme, ses servantes et ses amis, il s'en alla à l'hôtel passer le reste de la nuit. Les agents et le brigadier de même, ahuris, rentrèrent chez eux, jurant de ne plus jamais remettre les pieds dans un semblable logement.

M. Homem Christo sous-loua la maison, mais au bout de deux jours le nouveau locataire réclama son argent, disant que cette maison était inhabitable.

Dans la localité on s'est moqué de ces événements. Du reste, le psychisme est peu connu en Portugal.

MADELEINE LACOMBE-FRONDONI.

(*Annales des sciences psychiques*).

PROPHÉTIES SUR LA PROCHAINE

# Destruction de New-York

Le *Progressive Thinker* imprime en grands caractères un article intitulé : « Terrible calamité annoncée », par la célèbre médium Mme Maud Lord Drake. On prétend que cette dame avait annoncé devant quatre cents personnes, à Oakland, la destruction de San Francisco, deux mois avant l'événement. Après, elle prédit quatre désastreux tremblements de terre, en insistant auprès du nombreux auditoire pour qu'on prît note de cette prédiction. Trois sont arrivés (à Valparaiso, à la côte ouest du Mexique et en Sicile). Le quatrième et le plus grand est à venir, il aura lieu à New-York et probablement l'année prochaine.

Ci quelques détails relatifs à cet avertissemt lugubre : « Pour ce qui concerne la destruction de New-York, on sait que Rodes Buchanan a écrit dans son ouvrage : *Lois de la Périodicité*, au sujet des troubles sismiques venus et à

venir : un de ces accidents doit avoir lieu dans le voisinage de New-York, suivant l'auteur.

« Il est certain, dit-il, que pour ce qui concerne ces accidents, il y a concordance entre la loi naturelle et ses effets, et l'information qui arrive jusqu'à moi, vient sans doute de ceux qui sont capables de tracer la loi de cause à effets, moi je ne puis rendre que ce qu'on veut bien me donner. Jusqu'ici, il n'y a eu aucune erreur dans les informations qui m'ont été communiquées et je n'ai aucun doute que les faits que je prédis arriveront en temps et lieu.

« Je suis péniblement impressionné de devoir dire que ces perturbations dépasseront de loin tout ce qui est arrivé depuis deux mille ans et doivent venir avant 1913, si la science et la prophétie se vérifient. »

Mme Drake explique de quelle façon elle est avertie : c'est un fluide, dont la densité croît insensiblement jusqu'à son point culminant, moment du cataclysme.

« Lors du tremblement de terre de Messine, dit-elle, ce fluide (comme un nuage épais) devint extrêmement accablant à plusieurs reprises et ce, pendant plusieurs mois précédant le phénomène. C'était parfois terrible, toute lumière sembla ternie et mon âme même me parut entièrement noyée dans l'ombre à l'approche de l'événement ; ensuite, c'étaient des remous, des grondements de tonnerre, des bruits de tempêtes et de vagues au loin. Je vis dans le ciel des esprits s'entrecroisant dans tous les sens, certains portaient des vêtements amples, d'autres des effets étroits, gris, bleu, noir et brun. J'entendis des chuchotements à leur passage et apparemment des expressions de tristesse et de regret. D'autres, au contraire, parurent heureux, satisfaits, ayant le sourire aux lèvres. La plupart, toutefois, semblaient remplis de crainte et furent vraiment pâles de frayeur.

« La nuit du samedi précédent, je m'étais arrêtée à Santa Cruz, Walnut-Avenue, avec quelques amis, et après une nuit d'insomnie, à la suite de ces visions passant continuellement devant mes yeux, je me levai et fis part à chacun (ils étaient là quatre de ma famille) de l'événement qui devait se passer, et qui s'approcha de moi, de plus en plus, jusqu'à ce que je tombasse et puisse presque l'atteindre en étendant mes bras. Je leur fis un tableau saisissant de ces horreurs, remplissant leur âme d'un léger frisson. »

Nous nous demandons souvent pourquoi les « prophètes » donnent si fréquemment des prédictions terrifiantes, ils semblent se complaire à signaler des tremblements de terre.

Il y a pourtant plus d'événements heureux à prédire, que des phénomènes que nous avons à craindre. A la bonne heure, si ces avertissements promis exacts nous donnaient la possibilité de les éviter !

N'empêche que nous enregistrons la prédiction et attendons les résultats. Malgré tout le respect dû à la dame, nous espérons que New-York échappera à cette lugubre prédiction. Et sans doute les New-Yorkais n'en dormiront pas moins en paix.

(Traduit du *Light*, 7 août 1909, par L. VAN MARCKE.)

# ÇA ET LA

*L'opinion de Galipaux sur Mme Syria*

Très connue du Tout-Paris, Mme Syria — dont j'ai parlé à diverses reprises, aussi bien dans l'*Echo* de l'année dernière que dans l'*Almanach de l'Echo du Merveilleux* — s'éclipsa tout à coup de cette vie brillante et futile du monde, pour se consacrer tout entière à l'étude des Arts divinatoires où, en amateur, elle s'était créé déjà une certaine réputation.

Ayant entendu dire qu'outre les cartes et les lignes de la main, un nouveau don divinatoire venait de se révéler chez la jeune pythonisse, j'allai dernièrement rendre visite à Mme Syria, et dans le salon du 30 de la rue de La Rochefoucauld, je me trouvai en compagnie de M. Galipaux (l'illustre Merle de *Chantecler*) et de Mlle M. D..., l'artiste lyrique très connue, mais qui ne m'a pas permis de préciser son nom.

Je profitai de l'aubaine pour obtenir des deux intéressants artistes une interview, si ce n'est sur le Merveilleux en général, du moins sur Mme Syria.

— Eh bien, oui, me dit Galipaux, l'intérêt autant que l'amitié me conduisent ici ; Syria est une femme charmante, mais aussi une voyante des plus intéressantes.

Dans les lignes de la main, elle dit des choses inouïes ; elle vous annonce les événements très longtemps à l'avance, mais toujours avec un tact... Sans crainte on peut la consulter. Jamais elle ne révélera rien d'inquiétant, à moins qu'on ne le lui demande avec insistance

— Elle vous avait prédit *Chantecler* ?

— Oh ! il y a longtemps, alors que l'*Aiglon* occupait les rêves de Rostand. Elle m'avait vu habillé de plumes... très drôle, expliquait-elle, mais très glorieux.

— C'est dans les lignes de votre main qu'elle avait vu ces plumes ? demandai-je avec une pointe d'ironie.

— Non. Dans le sommeil. Un magnétiseur puissant l'avait endormie et c'est alors qu'elle eut la vision de *Chantecler*. Maintenant, Syria arrive à s'endormir seule ; c'est pourquoi je désire tenter de nouvelles expériences.

— Alors, vous croyez au Merveilleux ?

— Je crois au don de prédiction de Mme Syria ; ne m'en faites pas dire plus long.

— Et vous, Mademoiselle ? demandai-je à Marguerite D...

— Oh ! moi, me répondit la charmante artiste, je suis superstitieuse comme toute artiste qui se respecte, et ma superstition s'est accrue par la faculté divinatoire de Syria.

J'ai été particulièrement enchantée de mes expériences avec Syria endormie. A l'état somnambulique, elle m'a dit des choses incroyables.

— Pourrait-on en connaître quelques-unes ?

— Aucune. Je le regrette, mais elles sont vraiment trop personnelles.

Je laissai les deux artistes pénétrer dans le cabinet de la devineresse, et, à la hâte, je notai cette conversation.

Mme LOUIS MAURECY.

*Le Gérant* : PIERRE SORNIN.

Paris. — Imp. R. TANCRÈDE, 15, r. de Verneuil.